

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE CALENDRIER



Le premier du mois chez les Romains était le jour des *calendes*. Des fantaisistes anciens ont raconté que sous un des Antonins, il y eut une grande famine à Rome ; que trois hommes nommés *Kalendus*, *Nonus* et *Idus* (1), nourrirent la ville, l'un pendant huit jours, l'autre pendant sept et le troisième pendant quinze ; et qu'en mémoire de ce bienfait, on donna leurs noms à autant de jours du mois qu'il y en avait pendant lesquels chacun d'eux avait nourri le peuple. Nous ne pourrions donner à cette fable quelque apparence de vérité qu'en oubliant les ides de mars, si célèbres dans l'histoire par la mort de César. Il n'a rien été dit de bien certain, au surplus, sur l'origine du mot *calendes*, et le mieux est encore de s'en tenir à l'opinion qui le fait venir du verbe *calare*, appeler, parce que l'usage à Rome était de convoquer le peuple, le premier jour de chaque mois, pour annoncer les jours et les fêtes de ce mois.

De *calendes*, on a fait *calendrier*, puis *calendrier*, et ainsi s'est trouvé nommé le tableau des mois et des jours qui composent une année.

Notre calendrier, comme son nom, date de Rome, parce qu'en général nous procédons des Latins ; mais

la division du temps est d'une trop grande importance pour que les calendriers ne remontent pas à la plus haute antiquité.

Le calendrier, c'est l'histoire de l'année ; et l'année, vous le savez, c'est le temps que met la terre à tourner autour du soleil. — Au cercle supposé décrit par le globe lumineux en passant par les douze signes du zodiaque fait allusion le mot *année*, en latin *annus*, cercle. — Les Perses, dans leurs emblèmes, représentaient l'année par un anneau, et les Égyptiens par un serpent qui se mord la queue.

Les subdivisions de l'année se trouvaient indiquées aussi par le mouvement des mondes : pendant que notre planète tourne autour du soleil, la lune accomplit environ douze révolutions autour de la terre ; de là les mois.

Et puisque la terre en tournant sur elle-même dans un espace de vingt-quatre heures forme les jours, la division du temps n'eût présenté aucune difficulté si les rotations de la terre avaient été comprises un nombre exact de fois dans les mouvements de la lune autour de la terre, et ceux-ci dans les mouvements de la terre autour du soleil. Rien n'eût été plus simple alors que la formation du calendrier ; les anciens auraient pu le fixer une fois pour toutes, et il n'aurait pas été destiné à subir tant de vicissitudes.

Il n'en était pas ainsi : l'année solaire avait 365 jours 5 heures 48 minutes 51 secondes 6 dixièmes de seconde ; la lune tournait, dans cet espace de temps, un peu plus de douze fois autour de la terre (le mois lunaire a 29 jours 12 heures 46 minutes), — et comme on ne pouvait rien changer à ces révolutions qui ne dépendent pas du caprice des hommes, il fallut bien s'accommoder aux circonstances. Les calculs astronomiques n'avaient, d'ailleurs, pu être faits, au

(1) *Ides*, en latin *idus*, vient du vieux mot *iduare*, diviser, séparer. Les ides divisaient, en effet, les mois en deux parties à peu près égales : elles étaient fixées au quinzième jour de mars, mai, juillet et octobre, et au treizième des autres mois. Quant aux *nones*, elles étaient ainsi appelées (du latin *nonus*, neuf), parce qu'elles précédaient les ides de neuf jours, ce qui les faisait tomber le septième jour des mois de mars, mai, juillet et octobre, et le cinquième des autres mois.

début, avec une parfaite exactitude, et les progrès de la science devaient amener des améliorations successives.

Calendriers des anciens.

Les calendriers en usage chez presque tous les peuples de l'antiquité, les Égyptiens, les Perses, les Syriens, divisaient l'année en douze mois, tous de 30 jours, auxquels on ajoutait cinq jours complémentaires. Longtemps il en fut de même chez les Grecs, avec cette différence pourtant, qu'au lieu de jours complémentaires, ils avaient tous les deux ans un mois intercalaire. L'année commençait pour eux avec le mois de septembre. — Je ne vous noierai pas, pour suivre les modifications qui survinrent à Athènes et en Macédoine, dans des détails aujourd'hui sans intérêt, et je franchirai d'un bond, si vous le voulez bien, l'espace qui nous sépare de la fondation de Rome pour arriver sans transition au calendrier d'où le nôtre est sorti.

Calendrier Romain.

On n'est pas d'accord sur le calendrier primitif des Romains : les uns lui donnent 360 jours, les autres 304 seulement, et dans l'un comme dans l'autre cas, on pense que l'année était divisée en dix mois seulement. — Quoi qu'il en soit, Numa revint aux calendriers des Grecs en divisant comme eux l'année en douze mois, et en faisant aussi une intercalation qui semble avoir été placée à la fin de l'année. Plus tard, on adopta les changements qui avaient été introduits en Grèce, par suite des connaissances plus étendues en astronomie. L'année eut alors les 354 jours des douze lunaisons et fut ainsi divisée : Janvier, 29 jours; mars, 31; avril, 29; mai, 31; juin, 29; quintilis, 31; sextilis, 29, septembre, 29; octobre, 31; novembre, 29; décembre, 29; et février, 28. Le mois intercalaire était alternativement de 22 et 23 jours; il se plaçait, non à la fin de l'année tout à fait, mais entre le 23 et le 24 février.

Calendrier Julien.

Les choses n'étaient pas au mieux dans cet état, mais elles devinrent pires encore par la faculté laissée aux pontifes de faire des intercalations, de disposer le calendrier à leur gré, pour éviter telles ou telles rencontres de jours, et le désordre était complet lorsque César devint maître de Rome. Secondé par un astronome d'Alexandrie nommé Sosigènes, il entreprit la réforme du calendrier romain. L'année solaire étant comptée de 365 jours et un quart, il établit cette règle très-simple que les années auraient 365 jours, et que tous les quatre ans il y aurait un jour de plus. Pour suivre l'antique usage, ce 366^{me} jour fut intercalé entre le 23 et le 24 février, et comme le 24 février se nommait le *six des calendes de mars* (le sextile des calendes), ce jour intercalaire qui venait le doubler fut appelé *bissextile* (*bis sexto calendas*). Il y avait ainsi tous les quatre ans une année extraordinaire qui avait deux 24 février. Quant aux dix jours que l'année se trouvait avoir en plus, ils furent distribués entre les mois qui jusque-là n'avaient eu que 29 jours : on en ajouta 2 à janvier,

1 à avril, 1 à juin, 2 à sextilis, 1 à septembre, 1 à novembre et 2 à décembre.

L'an 45 de notre ère fut la première *année julienne*. César voulut que sa réforme coïncidât avec une nouvelle lune; or, pour ramener le premier janvier de cette année à la nouvelle lune qui suivait le solstice d'hiver, il fallut augmenter de deux mois l'année précédente, ce qui la fit appeler *l'année de confusion*.

Pour consacrer le souvenir de César dans le calendrier, Marc-Antoine donna le nom de César ou plutôt de *Jules* au mois dans lequel il était né, en remplaçant par *juillet* la dénomination *quintilis*. C'est environ 40 ans plus tard, lorsque Auguste s'occupa de rétablir l'ordre, troublé pendant quelques années par l'intercalation irrégulière du jour complémentaire, que le nom de cet empereur vint prendre place aussi dans le calendrier, en se substituant au mot *sextilis*.

Calendrier Grégorien.

L'année solaire n'étant pas de 365 jours 6 heures exactement, mais bien de 365 jours 5 heures 48 minutes 51 secondes et 6 dixièmes de seconde, l'année julienne se trouvait un peu trop longue, et il en résultait une différence d'un jour en 133 ans. Cette différence, quoique légère, constituait une inexactitude qui se fit sentir après un certain nombre de siècles, et une réforme, réclamée depuis longtemps, fut accomplie, à la fin du seizième siècle, sous le pontificat de Grégoire XIII.

De là le *calendrier grégorien*. Il s'était d'ailleurs glissé, dans le calendrier Julien, des erreurs qui avaient déplacé les fêtes, et qui auraient fini, si on n'y avait mis ordre, pas reculer Pâques jusqu'en automne. Des modifications étaient donc nécessaires, et c'est pour les accomplir que le pape Grégoire XIII adopta le projet que lui soumit l'italien Lilio. Donc, en 1582, on liquida les erreurs du passé en retranchant dix jours de ladite année, — du 5 octobre on passa au 15, date de la bulle rendue à cette occasion; — et pour régler l'avenir, on décida qu'il serait supprimé trois bissextiles dans l'espace de 400 ans. On établit pour cela cette convention que les bissextiles seraient retranchées dans les années séculaires non divisibles par 400. De la sorte, l'an 1600 fut bissextile comme le sera l'an 2000; mais les années 1700 et 1800 ne l'ont pas été, et 1900 ne le sera pas non plus (1).

Ces changements une fois faits, il ne devait plus y avoir qu'une erreur d'un jour en quatre mille ans, et cela ne pouvait porter préjudice à personne.

Bien qu'il répondît à un besoin général, le nouveau calendrier ne pénétra pas sans difficulté dans les divers pays de l'Europe. La plupart des nations protestantes le repoussèrent systématiquement, et l'Angleterre, par exemple, ne devait l'adopter que près de deux siècles après la France. Cette circonstance de nations qui, pendant de longues années, suivaient deux calendriers différents avait fait naître l'usage

(1) Pour qu'une année soit bissextile, c'est-à-dire pour qu'elle ait 366 jours, il faut qu'elle soit divisible par 4 : l'année 1864 était bissextile, et ce sera maintenant 1868. S'il s'agit d'une année centenaire, il faut qu'elle soit divisible par 400.

d'ajouter aux dates les mots *vieux style* pour indiquer l'année julienne, et *nouveau style* pour l'année grégorienne. — Il n'y a plus aujourd'hui que les Russes et les chrétiens du rite grec qui ont conservé le calendrier julien; il en résulte que leurs dates retardent de 12 jours sur les nôtres.

Quant aux mahométans, ils comptent toujours leurs années par lunes : le calendrier arabe est rigoureusement lunaire : chaque mois commence toujours avec une nouvelle lune, ce qui fait varier constamment leur calendrier : dans un espace de 33 ans, leurs mois ont parcouru toutes les saisons (1).

Le calendrier grégorien n'a subi depuis bientôt trois siècles aucune altération. Il fait commencer l'année au 1^{er} janvier, ainsi que l'avait déjà décidé Charles IX, par une ordonnance de 1564, pour établir dans tout le pays une règle uniforme. Avant cette époque, on ne suivait pas partout la même coutume : la tendance de voir le renouvellement de l'année coïncider avec celui de la nature avait fait généralement commencer l'année le jour de Pâques; dans quelques provinces, l'année s'ouvrait le 1^{er} mars; dans d'autres, le 25 mars, jour de l'Annonciation.

Les Mois.

Maintenant que nous voici en possession de notre calendrier, examinons-le dans ses détails, et demandons-lui un compte sévère, non de sa division que nous savons bonne, mais de ses dénominations.

Les noms des mois du calendrier des anciens Perses sont : *favardin*, *arbibehesch*, *khordad*, *tir*, *amerdad*, *schariver*, *mishtir*, *aban*, *ader*, *deh*, *bahman* et *isfendarmurd*. Tout bizarres que peuvent vous sembler ces noms, et tout inexplicables qu'ils sont restés, ils auraient à peu près autant de sens parmi nous que ceux qui figurent depuis des siècles sur notre calendrier. Malgré le respect que je professe pour l'antiquité, il me semble qu'on aurait pu, sans se montrer barbare, ou novateur exagéré, changer les noms de mois et de jours qu'elle nous a légués. L'occasion s'offrait naturellement à l'époque où l'on refondit le calendrier, et si j'avais été Grégoire XIII, je crois que je l'aurais tenté.

Quels sont ces noms, en effet ?

Janvier, *januarius*, de Janus, ce dieu à double visage, représenté avec une clef qui ouvre l'année. Le 1^{er} janvier, les Romains offraient des sacrifices à

Janus; on lui présentait des dattes, des figues et du miel, fruits dont la douceur faisait tirer d'heureux pronostics.

Février, en latin *februarius*, formé de *februalia*, nom que les Romains donnaient aux sacrifices expiatoires et aux lustrations que le peuple pratiquait pendant le dernier mois, pour se purifier des fautes commises pendant le cours de l'année.

Mars, mois consacré au dieu de la guerre.

Avril, en latin *aprilis*, dérivé d'*aperire*, ouvrir. C'était le mois où l'on célébrait des fêtes relatives à la fécondité de la terre. A cette époque, la terre s'ouvrait pour recevoir les semences ou donner les premiers germes, et faisait naître l'espérance des moissons et des fruits.

Mai ou *maius*. Romulus désigna ainsi ce mois, nous dit-on, en l'honneur des sénateurs, appelés *maiores*. Il était défendu de se marier dans ce mois, uniquement consacré à la vieillesse.

Juin, *junius*. Après avoir eu un mois entier consacré aux vieillards, il fallait que les jeunes gens eussent leur tour : le mois de juin fut le mois de la jeunesse (*mensis juniorum*).

Juillet, de *Julius* (Jules). César était né dans ce mois, il était naturel de placer là son souvenir.

Août, qu'il faut lire *aoust*, suivant l'ancienne orthographe, pour retrouver un peu, après cette contraction barbare, le nom de l'empereur *Auguste*.

Quant à *septembre*, *octobre*, *novembre* et *décembre*, ils sont là uniquement pour indiquer la place que ces mois occupaient dans l'ancien calendrier romain, alors que l'année commençait en mars. Depuis que les mois ont été déplacés, ces noms déjà si insignifiants quand ils étaient justes, n'ont plus même le mérite d'être des numéros d'ordre.

Il faudrait faire le procès à cette singulière nomenclature, même en se plaçant au point de vue romain. Des noms destinés à se perpétuer, à se répéter sans cesse auraient pu être choisis avec un peu plus de logique et présenter dans leur ensemble une idée générale. Les Romains avaient assez de fêtes, d'usages et de coutumes pour qu'il leur fût facile de donner à tous leurs mois des noms rappelant les cérémonies et les réjouissances que ces mois ramenaient chaque année. Ils auraient pu aussi bien, si tel avait été leur désir, consacrer les mois au souvenir des dieux, des héros ou des rois. Ils pouvaient se contenter enfin d'indiquer simplement l'ordre de succession, mais alors il eût été sensé de mettre des numéros partout.

Pour nous, l'inconséquence est manifeste, choquante, et à l'exception du mois d'avril, qui exprime une circonstance de la nature, tous les noms de notre calendrier sont absurdes ou faux, puisque les uns rappellent des souvenirs sans intérêt aujourd'hui, et que les autres donnent, comme chiffres, des indications inexactes.

Charlemagne est le seul de nos souverains qui ait tenté de donner aux mois des noms empruntés aux circonstances extérieures, à la culture de la terre, aux solennités de la religion : — Mois d'hiver, mois de bon, mois de printemps, mois de Pâques, mois d'amour, mois brillant, mois des foires, mois des moissons, mois des vents, mois des vendanges, mois d'automne, mois d'enfer. — Mais il s'était introduit, sous les rois de la première race, des dénominations

(1) Quant à la période au bout de laquelle les nouvelles lunes reviennent au même jour du mois, elle est de 19 ans; c'est ce qu'on appelle le *cycle lunaire*; le nombre qui indique cette période est le *nombre d'or*. Le cycle de 19 ans fut, dit-on, trouvé par l'Athénien Méton, et cette découverte parut si belle, qu'on en gravait le calcul en lettres d'or. — Notre calendrier n'étant pas lunaire; il y a, au commencement de chaque année, un nombre qui indique l'âge de la lune, c'est-à-dire le nombre de jours écoulés depuis la dernière nouvelle lune jusqu'à la fin de l'année qui vient de finir. Ce nombre se nomme *épacte* (mot grec, qui signifie ajouté). En 1839, l'épacte était 6, et comme l'année solaire a 11 jours de plus que l'année lunaire, l'épacte augmente ordinairement de 11 jours par an; ainsi, pour 1831, l'épacte a été 6 plus 11, ou 17; pour 1832, elle a été 17 plus 11 ou 28; pour 1833, c'était 28 plus 11 ou 39, c'est-à-dire un mois de 30 jours, plus 9 jours pour l'épacte.

semi-latines, demi-barbares qui subsistèrent longtemps encore, et qui n'étaient pas les mêmes par tous pays. D'autres noms vinrent ensuite se substituer à ceux-là, sans qu'une nomenclature générale remplaçât définitivement celle des anciens, qui reprit le dessus avec la renaissance des lettres et le retour à l'antiquité.

Notre calendrier ne devait changer complètement et officiellement de physionomie que trois siècles après la réforme grégorienne. La Révolution de 89, qui bouleversa ou au moins remania toutes choses, refit le calendrier, comme elle avait refait la carte de France. Des noms qui dataient de Rome et qui avaient traversé toute la monarchie étaient d'assez vieille noblesse pour paraître suspects aux hommes qui s'étaient promis de ne laisser subsister aucune trace de l'ancien régime. Voici les noms que leur inspira le culte de la nature :

Automne : — *vendémiaire* (vendanges), *brumaire* (mois des brumes), *frimaire* (mois des frimas) ;

Hiver : — *nivôse* (du latin *nix*, *nivis*, neige), *ventôse* (mois des vents), *pluviôse* (mois des pluies) ;

Printemps : — *Germinal* (mois des germes), *Floreal* (mois des fleurs), *prairial* (mois des prairies) ;

Été : — *Messidor* (du latin *messis*, moisson), *Thermidor* (mois de la chaleur), *Fructidor* (mois des fruits).

Le premier mois de l'année, vendémiaire, se comptait du 22 septembre au 22 octobre, brumaire, le deuxième, du 22 octobre au 22 novembre, et ainsi de suite. L'année avait conservé ses 365 jours, mais

comme tous les mois étaient de 30 jours, il y avait cinq et quelquefois six jours complémentaires. — Il ne vous a pas échappé que les trois mois de chaque saison avaient une même terminaison en quelque sorte imitative : en *aire* pour l'automne, en *ose* pour l'hiver, en *al* pour le printemps et en *or* pour l'été.

Enfin, les mois étaient divisés en trois dizaines ou *décades*, et les noms des jours indiquaient leur ordre : *primidi*, *duodi*, *tridi*, *quartidi*, *quintidi*, *sextidi*, *septidi*, *octidi*, *nonidi* et *decadi*.

L'inventeur de ce calendrier est un auteur comique, poète à sa manière, qui devint à la révolution un conventionnel ardent : *Fabre d'Églantine*. Il se surnomma lui-même *d'Églantine*, en souvenir d'un prix de poésie qu'il avait remporté aux Jeux Floraux de Toulouse. Mais la Terreur lui fit oublier ce poétique début. Il devint secrétaire de Danton, membre de la commune de Paris, un des organisateurs des massacres de septembre, et mourut sur l'échafaud, condamné par le tribunal révolutionnaire et renié par ses anciens amis.

Le calendrier républicain, établi par la convention nationale le 24 novembre 1793, ne dura pas plus longtemps que la république. Napoléon, devenu empereur, l'abolit par un décret du 9 septembre 1805. Indépendamment des considérations puisées dans un ordre d'idées politiques, il était difficile de conserver des dénominations et des divisions qui n'étaient pas adoptées en Europe. Pour ma part, je regrette un peu les noms ; ils étaient rationnels et c'est bien quelque chose.

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE.

LE DESERT ET LE MONDE SAUVAGE

PAR ARTHUR MANGIN (1).

L'auteur, dans ces études qu'il publie chaque année et qui sont destinées à mettre les progrès scientifiques au niveau de tous, se trace toujours un vaste cadre, qu'il remplit de particularités intéressantes, destinées à graver dans la mémoire les faits généraux dont il a voulu parler. Cette fois-ci encore, son plan n'embrasse pas seulement le désert, c'est-à-dire cette région désolée dont l'homme est exclu et que l'imagi-

nation nous montre sous le ciel brûlant de l'Afrique et de l'Asie ; il a voulu peindre les diverses contrées sur lesquelles la race humaine n'a pas établi son empire, qui ne sont soumises ni à la culture ni à l'exploitation, et où la nature a maintenu, contre les empiètements de l'industrie des hommes, sa redoutable inviolabilité. Ainsi, il parle non-seulement du désert de Sahara, des sables libyques, des solitudes de l'Arabie, *terres de la terreur*, comme les appellent les Arabes eux-mêmes, mais il compte dans le domaine du monde sauvage, les landes de la Gascogne et de la Bretagne, les steppes de l'Ukraine et de la Tartarie, les savanes et prairies du Nouveau-Monde, les plaines de l'Australie, les forêts vierges du Brésil, et enfin, les glaces polaires, les déserts hyperboréens, où la végétation s'arrête, où la vie est suspendue. Ce tableau est vaste, il est bien rempli, et ce livre emprunte à son sujet une mélancolie singulière : l'imagination erre des palais déserts de Thèbes aux

(1) Magnifique volume illustré, 8 fr., chez Alfred Mame, à Tours.

forêts inhabitées, des sables de l'Arabie aux déserts de neige, des steppes que traversent sur leurs rapides chevaux les Kosaks et les Kalmoucks aux tristes landes de la France : ce qui fait la vie est absent de ces lieux, et la religion seule, qui rappelle à la mémoire les anachorètes dont les tribus peuplèrent quelques-unes de ces solitudes, rassure l'esprit effrayé devant la désolation et la mort répandues sur tant de points du globe.

Le livre de M. Mangin est consciencieusement étudié ; il emprunte aux voyageurs les plus autorisés des descriptions pleines de sève et de vigueur ; chaque pays différent est décrit avec son aspect, les plantes qu'il produit, les animaux qu'il renferme, les hommes qui le traversent, car le désert, quel qu'il soit, n'est qu'une route. On visite la terre entière en visitant ces solitudes qui ont gardé le cachet primordial que leur avait imprimé le Créateur.

De nombreuses gravures aident à la description des sites, à celles de la flore et de la faune de ces contrées si différentes. Le travail de M. Mangin est un ouvrage complet : si par la beauté du format et des illustrations il peut bien être un livre d'étrénnes, il faut lui reconnaître un autre mérite : par la méthode qui y préside, par la solidité des recherches dont il est plein, c'est surtout un livre de bibliothèque, et c'est comme ouvrage agréable et sérieux à la fois que nous le recommandons.

VIE

DE

CÉLESTINE BOGUAIS DE LA BOISSIÈRE (1)

On a dû le remarquer : il est très-rare que nous rendions compte de ces nombreuses biographies qui chaque année viennent enrichir les annales chrétiennes, car chaque année enlève à la terre quelque âme précieuse, et ceux qui l'ont connue ne veulent pas que l'oubli s'étende sur cette chère mémoire. Une plume amie écrit la vie, les saintes actions, les souffrances et la patience de celle qui est allée recevoir sa couronne. Ce petit livre console la douleur de ceux qui restent, et parfois il vient édifier, encourager un cœur inconnu, qui s'excite au combat par ces touchants exemples. Ces archives domestiques sont respectables, utiles, et souvent nous avons été tenté de parler à nos lectrices de ces jeunes filles, de ces jeunes femmes, dont les exemples se prolongeaient, comme un rayon lumineux, jusqu'après leur mort. Mais laquelle choisir ? Était-ce mademoiselle de Galard-Terraube, qui ne vécut que pour Dieu et pour ses parents ? Adèle des Essarts, la fervente amie des pauvres ? Adèle Riobé, qui passa sa vie sur cette terre, et dont la plume émue d'un père a raconté la piété, l'intelligence et la charité ? Herminie

(1) Se vend au profit d'une bonne œuvre, chez Blériot, 55, quai des Augustins. Prix : 1 fr. 50.

de ***, qui souffrit tant et avec un si patient amour ? Iphigénie B..., qui, fille, épouse, mère, fut toujours admirable ? Nous avons le choix, mais entre ces nobles mémoires, nous en choisissons une dont les vertus nous furent particulièrement connues et qui se survit dans les grandes œuvres de charité, occupation de toute sa vie.

Vous lirez avec intérêt cette histoire. Mademoiselle Célestine de la Boissière était bien née, riche, belle, pleine d'esprit et de facultés naturelles et acquises : ces dons heureux et rares, elle ne les employa que pour Dieu et pour les pauvres. Elle fit autour d'elle un bien immense, dû, moins à son argent, qu'elle répandait avec tant de joie, qu'au zèle et à la persévérance de son caractère. Angers, sa ville natale, se souviendra d'elle comme d'une de ces femmes fortes, de ces cœurs brûlants de foi et de charité, qui révèlent ici-bas la Providence.

Nous vous engageons à lire ce livre, écrit avec beaucoup d'esprit et de simplicité. Il vous intéressera, il réchauffera votre âme : de bonnes lectures engendrent de bonnes actions.

LA BIBLE ENFANTINE

Le mois passé, nous recommandions la *Bible de la Jeunesse* ; la *Bible Enfantine* mérite aussi cependant que nous en disions un mot. Un bon prêtre l'a écrite pour les petits enfants qu'il aime et qu'il connaît ; il a mis à leur portée les plus touchantes histoires de l'Écriture ; à chaque page se trouve une gravure sur bois, qui est le commentaire muet de la parole écrite. C'est un bon livre de plus que nous recommandons aux mères de famille ; elles pourront, à l'aide des images, expliquer à l'enfant qui ne sait pas lire ces belles histoires qu'on n'oublie jamais quand on les a apprises sur les genoux de sa mère, et qui enseignent si bien l'amour pour Dieu, le respect filial, la tendresse fraternelle. D'un prix peu élevé, ce livre s'adresse à tous (1).

LA

LÉGENDE DE BARBE-BLEUE

PAR M^{lle} ÉMILIE CARPENTIER (2).

La sombre histoire de Gilles de Retz n'est pas très-connue, quoique la légende de Barbe-Bleue

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, 1 volume petit in-8°, prix : broché franco, 2 fr. 50 ; avec riche couverture illustrée en couleur, 3 fr. 50, Paris.

(2) Chez Vermot, libraire, 35, quai des Augustins. — Un joli volume avec gravures, 2 francs.

coure le monde. S'inspirant du fond de ce drame, des souvenirs pittoresques des lieux où il s'est passé, mademoiselle Carpentier en a tiré un roman moyen-âge, destiné aux enfants; il les intéressera sans leur faire peur, et les instruira sans leur nuire. Le maréchal de Bretagne et ses crimes sont rejetés dans l'ombre; l'auteur a appelé la lumière sur deux jouvenceaux de la famille de Beaumanoir, à qui elle a donné un beau rôle de courage et de dévouement. Je voudrais que ce bon livre fût oublié aux enfants la déplaisante et lugubre histoire de l'homme aux sept femmes; Gilles de Retz n'en a eu qu'une, aussi vertueuse que noble, nommée Catherine de Thouars: ses véritables crimes étaient l'impiété et la superstition, mêlées chez lui d'une étrange manière, et qui le poussèrent au sacrilège et au meurtre. Le Parlement de Bretagne punit ses forfaits, et montra que, même en ces temps éloignés, quel que fût le rang du coupable, il y avait égalité devant la loi.

Mademoiselle Carpentier a bien raconté cette tragédie; sans dénaturer l'histoire, elle a su en tirer un récit attrayant, et dont la couleur locale n'est pas à dédaigner. Yves, Olivier et Isolin captiveront leurs jeunes lecteurs.

LA TURBOTIÈRE

PAR A. T. DE SAINT-GERMAIN

L'auteur d'*Une Épingle*, de la *Feuille de Coudrier*, et de plusieurs autres petits volumes verts, délicats bijoux de la typographie parisienne, n'est pas inconnu à nos lectrices; ce charmant conteur les a plus d'une fois captivées, il est impossible de ne pas aimer le mélange de poésie et de réalité qui se retrouve toujours sous la plume de M. de Saint-Germain. *La Turbotière* est un très-digne pendant de ses meilleurs écrits. C'est une scène prise dans le réel de la vie: une famille, la plus unie, la plus tendre des familles, se brouille pour la possession d'un ustensile de ménage et ne se réconcilie que parce qu'un petit enfant, victime de la querelle des siens, pleure et souffre. Une excellente leçon de morale sort de cette dispute sur des infiniment petits, mais la leçon est offerte avec un tact qui la fait accepter, et l'esprit d'observation de l'auteur oblige les lecteurs à se reconnaître dans ces portraits qu'il trace avec un crayon si gracieux, mais en même temps si sûr (1).

M. B.

(1) Chez A. Tardieu, rue de Tournon, 13. — Un volume in-32, prix: 60 centimes.

ODILE DE BOURBON

Tradition du Bourbonnais.



Pour le voyageur qui ne redoute point la marche et qui est désireux de s'instruire, il y a dans toutes nos provinces des souvenirs à moissonner, des lieux historiques à voir, des ruines que la légende investit d'un charme énigmatique ou mystérieux.

Il y a quelques années, nous étions venus à Néril-Bains avec le projet de faire un petit voyage au château de l'Ours. C'est un vieux manoir féodal dans les montagnes de l'Allier, entre Néril et Montluçon, et en même temps le berceau d'une tradition légendaire de la maison des Archambaut (1): mais nous

fûmes fort étonnés, quand nous nous informâmes de cette ruine dans le pays, de recevoir une réponse peu satisfaisante et partout la même: « Le château de l'Ours? nous dit-on: Ah! oui, le château de la Barbe-Bleue? C'est difficile, d'y aller: il est abandonné, sauvage: et puis, des chemins! quoi! Un affreux pays, voyez-vous: par là, tout le monde en a peur, et à plusieurs lieues à la ronde, pas un paysan qui ose en approcher! »

De là, plus vif désir pour nous d'aller visiter le château de l'Ours.

Cependant, à force de chercher des renseignements, nous apprîmes qu'une pauvre femme de ces cantons, qu'on nommait Jeanne la fileuse, dirigeait souvent sa chèvre du côté du château terrible:

(1) On compte onze fois le nom d'Archambaut parmi les ducs et les comtes du Bourbonnais et ceux de Montluçon, branche de la même famille. Le Bourbonnais, qui eut pour

premier comte en 900, Aymar de Bourbon, fut réuni à la couronne en 1523, après la défection et la mort du comte de Bourbon, son dernier seigneur.

qu'elle habitait une chaumière sur le point où l'on quitte la grande route pour s'engager dans les montagnes, qu'elle nous montrerait la ruine et nous raconterait sur elle plus et mieux que tous autres dans le pays.

Nous partîmes donc un matin, mon inséparable Hélène de B*** et moi, sous la conduite de son frère, aimable et charmant voyageur avec lequel tout récemment nous avions accompli d'autres excursions. Notre voiture s'arrêta à quelque distance de la chaumière indiquée, car nous comptons bien faire à pied ce qui nous restait de trajet. Jeanne n'était point au logis et nous l'aperçûmes assise dans la montagne à peu de distance avec sa chèvre et sa quenouille; nous allâmes donc l'y trouver. — C'était une femme à l'œil noir, à la physionomie timide, brune et légèrement voûtée, usée plutôt par la fatigue et les privations que par les années, et à laquelle on n'aurait su assigner un âge. Elle ne se fit point prier et nous dit sur le vieux château tout ce qu'elle en savait elle-même : « Mais, voyez-vous, commençait-elle comme les autres, cette ruine qu'on s'opiniâtre là-bas de vos côtés, à Paris, à nommer le *Château de l'Ours*, c'est tout simplement le château de la Barbe-Bleue, que vous devriez dire. »

— Comment ? de Gilles de Retz ? répondîmes-nous fort peu convaincus : mais il en avait donc partout, des châteaux, ce méchant seigneur, car nous en avons trouvé un dans les environs de Paimbœuf, et un autre, mais un fameux, sur la montagne de Tiffauge en Vendée, pas bien loin de Nantes.

— Oh ! je ne sais rien de ce seigneur Gilles ni de ces châteaux que vous avez vus, repartit Jeanne la fileuse, mais, pour sûr, ce que vous appelez le château de l'Ours, c'est celui de la Barbe-Bleue. Nous le savons de père en fils de ce côté-ci, voyez-vous : et il s'y est fait tant de mal, il s'y est commis tant de crimes...

— Quant à ceux de la Barbe-Bleue, dîmes-nous, nous les savons tous ; mais nous savons aussi qu'il s'est passé dans ce pays, il y a bien longtemps, par exemple, quelque chose qui n'a point trait à ce que vous dites, et qui a fait nommer ce château le château de l'Ours.

— Ah ! oui, fit-elle en mouillant son doigt et humectant légèrement son chanvre près de se casser ; un fait, du temps des Archambaut, seigneurs du Bourbonnais et de Montluçon ? Oh ! pour celui-là, je puis bien vous le raconter, l'ayant ouï dire à mon père, qui le tenait de son aïeul ; mais ça, voyez-vous, on ne sait pas bien si c'est vrai ! comme vous le dites, c'est ancien, c'est d'il y a longtemps ! au lieu que le fait de la Barbe-Bleue, c'est du véritable, et du tout récent.

Nous conclûmes de tous ces dires, dont il ne faut chercher la cause que dans l'ignorance et dans les terreurs populaires, que pareil à tous les châteaux où se sont passés des drames sinistres, celui qui nous intéressait devint aux yeux de la contrée le séjour de la Barbe-Bleue, par la tradition altérée de l'événement dramatique qui lui fit, probablement vers la fin du dixième siècle, imposer le nom de *Château de l'Ours*.

Voici donc le récit de Jeanne, mais non pas tel qu'elle nous le fit dans son langage inimitable, assise au flanc d'un tertre élevé et tout en filant sa que-

nouille ; tandis que nous l'écoutions, captivés par le charme de ses expressions naïves et pittoresques, sa chèvre se hâtait de dépouiller, sans façon, de leurs larges feuilles et de leurs beaux fruits noirs des branches de ronces dont ma compagne de route s'était fait un superbe bouquet, mais qu'elle sacrifia de grand cœur à l'appétit friand de la gracieuse bête.

« C'était au temps où les hêtres dont les graines ont produit ceux de nos forêts n'étaient encore que des faines. Un brillant soleil de juillet j'étais sur les tours du château de Montluçon des sourires aussi joyeux que si son puissant seigneur, messire Archambaut de Bourbon, ne fût pas parti le matin avec ses vassaux pour s'en aller en Terre-Sainte. Le comte emmenait avec lui le jeune Gérard, son filleul, auquel il venait de marier, la veille, sa fille la comtesse Odile, âgée à peine de seize ans, un vrai miracle de beauté, et il laissait avec elle au château sa femme Ermengarde et plusieurs enfants en bas âge (1). Rambaud, son vassal le plus dévoué, et l'homme en qui il avait le plus confiance, avait quitté ses propres terres pour se rendre à l'appel du comte. Il était investi du commandement du manoir, du soin et de la défense des deux comtesses ; il avait reçu aussi l'anneau de son maître comme marque de sa mission, et gardait pour sa sûreté une petite garnison d'hommes d'armes.

» Les adieux faits de part et d'autre et les dernières recommandations échangées, le plus jeune des pèlerins demeura un peu en arrière pour tourner encore une fois la tête et pour envoyer un dernier signe affectueux aux châtelaines éplorées ; puis le pont-levis se leva, et le bruit de la chevauchée se perdit dans les sinuosités des chemins et dans la distance croissante.

» Alors une grande tristesse se répandit dans le manoir. Les frères et les sœurs d'Odile se mirent bien vite, il est vrai, à s'improviser des chevaux représentés par des bâtons, à se composer des bannières et des pennons à double pointe et à simuler des cavalcades et de lointains pèlerinages ; mais tandis que la plate-forme et les rochers de la descente s'animaient des jeux de ces innocents, Ermengarde et Odile entourées de toutes leurs femmes filaient silencieusement sans lever une fois par heure leurs yeux fixés sur le fuseau, et la salle seigneuriale représentait bien plutôt un ouvroir de nonnes que l'appartement d'une noble dame, ou que la joyeuse chambrette d'une nouvelle mariée.

» A quelques semaines de là, le caveau sépulcral des comtes de Montluçon s'ouvrait au cercueil de la comtesse Ermengarde, enlevée inopinément par une maladie dont la cause resta cachée. Odile passa les jours suivants dans les larmes, mais Rambaud se réjouissait, car la beauté de la jeune châtelaine l'avait séduit et il s'applaudissait tout bas en la voyant rester seule. Il s'en fallait fort, en effet, qu'il fût digne de la confiance du comte, et c'était bien le plus pervers, le plus fourbe et le plus vicieux des hommes. Sans perdre de temps, il s'attacha aux pas d'Odile ; il voulut lui persuader qu'un naufrage avait englouti

(1) Ermengarde : probablement Ermengarde de Sully, dame de Saint-Maurice, femme d'Archambaut II, de Bourbon, grand et vaillant seigneur dont les dernières années et la fin sont complètement inconnues, mais qui mourut certainement avant l'année 1040.

le vaisseau qui portait Gérard ; et exerçant dans le château une autorité sans contrôle, il écarta d'elle ses femmes et épuisa tous les moyens pour la résoudre à l'épouser. Un jour qu'il l'avait harcelée plus que de coutume et qu'elle sentait sa patience à bout, elle trouva à son adresse, dans sa brûlante indignation et pour la première fois de sa vie, des mots tout empreints de colère et du plus insultant mépris :

« Vassal félon et déloyal, je ne crois mie Gérard mort ; mais cela fût-il, je ne souillerais pas mon nom en lui infligeant la flétrissure du vôtre. »

» Telle fut sa seule réponse. Rambaud se sentit déviné, et comme il était lâche, il eut peur.

« Il faut, se dit-il, que j'étouffe la voix et les plaintes de cette femme. »

» Et il ne réussit que trop. Peu de jours après, Odile se trouvant malade, il lui fit boire l'eau qui endort ; alors ses membres se glacèrent et elle devint aussi pâle que le suaire d'une morte et aussi raide et immobile que l'avait été la comtesse peu de semaines auparavant. On crut que c'était fini d'elle ; ce ne furent alors que gémissements et que larmes dans le château ; on entendait dire de tous côtés : « La sainte jeune châtelaine ! son âme soit en paradis ! mais nous tous, las, mon Dieu, que deviendrons-nous ? » Personne ne descendit à Montluçon ce jour-là. Mais le lendemain de bonne heure, les clercs de toutes les églises, les nonnains de tous les monastères, tous les notables de la ville montèrent à la plate-forme : le vieux chapelain du château célébra un beau service pour la défunte, et les obsèques de celle que l'on supposait trépassée égalèrent par leur richesse la mise en terre d'une reine. Quand chacun se fut retiré, Rambaud, prétendant exécuter les ordres du comte, fit prendre le cercueil par quatre varlets, se plaça lui-même à sa suite et à la tête de ses serviteurs, et faisant marcher en avant le vieux chapelain, sortit du château avant qu'eût tinté l'angelus du milieu du jour. Alors on marcha, on marcha à travers des bois, dans des gorges et sur des pentes de montagnes jusqu'à ce qu'on gagnât enfin le château sauvage de l'Ours dont le nom d'alors s'est perdu, car on ne l'appelait pas ainsi en ce temps. C'était un vieux manoir très-fort, défendu par des précipices, inféodé de père en fils aux tenanciers les plus fidèles des Archambaut. Rambaud ne l'habitait jamais et le vieux édifice se délabrait dans la solitude. Mais voyez donc la prévoyance ! les caveaux s'y trouvaient ouverts et tout était prêt pour recevoir la dépouille de la comtesse. On l'y descendit, et le chapelain ainsi que les serviteurs de la pauvre Odile, qui l'avaient suivie en pleurant, furent vite congédiés. Telle était l'horreur, qu'inspirait Rambaud, qu'ils se dispersèrent précipitamment par tous les chemins qu'ils trouvèrent, qui à droite, qui à gauche, qui devant soi, sans s'embarrasser d'autre chose.

« — Restez là ! » fit une voix rauque à côté de la vieille Berthe, nourrice fidèle d'Odile, qui, plus désolée que personne, cheminait aussi moins vite qu'eux tous et sanglotait de tout son cœur.

« Venez ça, ajouta la voix, et m'aidez sans tant de façons.

« — Jésus, mon Dieu ! » fit en se signant la nourrice, qui sentit son sang se glacer en elle, car en se retournant elle vit Rambaud, aussi pâle et aussi défait que celle dont il venait de mener le deuil. Mais il appli-

qua rudement sa main sur la bouche de la nourrice, lui saisit le bras, la ramena vers le caveau, et après l'y avoir poussée, le referma derrière eux à deux tours d'une forte clef. Puis se penchant vers l'oreille de Berthe :

« Sotte pleureuse que vous êtes, lui dit-il ! Elle n'est pas morte, elle dort... Un seul cri, et c'est fait de vous, ajouta-t-il brutalement en la voyant toute pâle et toute saisie. Mais écoutez-moi, et ouvrez d'abord vite ce coffre ; vous le garderez jusqu'à ce qu'elle se réveille ; ensuite vous monterez ces degrés et vous frapperez. »

» Et ce disant, il disparut, par un escalier tournant taillé dans le roc qui formait les assises de l'édifice et qui aboutissait à une issue dont lui seul avait le secret. »

II

« Bien des jours se sont écoulés et Odile est sortie depuis longtemps de sa léthargie. Rambaud est parti comptant sur la mort lente de ses victimes, et laissant au château pour huit jours seulement de vivres. Le manoir paraît toujours inhabité et demeure silencieux, mais si on osait s'approcher, on verrait plusieurs fois le jour, deux pâles visages de femmes collés derrière le grillage des hautes fenêtres de son donjon, on verrait deux ombres jumelles apparaître de temps en temps entre ses créneaux, d'où nos deux pauvres captives considéraient avec tristesse les vastes et sombres forêts qui se perdent dans l'horizon. Cependant les semaines passent, Odile et sa compagne pleurent chaque jour un peu moins et recouvrent quelque vaillance dans la prière. Elles se mettent ensuite à parcourir leur prison sans trop s'effrayer de leur solitude et découvrent un corridor qui communique aux souterrains, d'où une poterne cachée leur donne accès dans la campagne. D'abord elles n'osent que regarder à travers l'étroite ouverture : le lendemain elles hasardent quelques pas le long des fossés du château, mais bientôt, pressées par la faim, elles s'échappent tous les jours pour s'approvisionner de feuillages ou d'herbes tendres et de fruits sauvages qu'elles cueillent sur les buissons. Le temps vint où elles n'eurent plus d'autre aliment que ces dons de la Providence, et nous les voyons aujourd'hui assises au fond de la vallée et devisant paisiblement sur le bord du Cher. Mais Rambaud les y voit aussi des fenêtres de son repaire où il vient d'arriver inopinément après une absence d'un mois. Doublement furieux de ne pas les trouver mortes et de l'alarme que lui a causée leur disparition, il les reconduit dans la forteresse en les accablant de menaces, enlève la nuit suivante leurs vêtements, afin d'empêcher leurs sorties, et le lendemain, en se réveillant, elles ne retrouvent plus à leur place que deux peaux d'ours. Satisfait de cette mesure et comptant cette fois encore sur la mort de ses prisonnières, Rambaud part pour bien des années et s'en va traîner sa vie criminelle dans quelque autre de ses châteaux.

» Huit mois plus tard, Berthe était morte et la jeune comtesse avait mis au monde un enfant beau comme Gérard et qui devait avoir les traits et le caractère généreux de son père. Il grandit et fut élevé par Odile, dont il partagea les douleurs dans la double solitude du donjon où il était né et de cette con-

trée déserte. Elle lui apprit peu à peu tout ce qu'elle savait elle-même, à aimer Dieu, à être bon, à écouter sa conscience, à ne pas forfaire à l'honneur. Elle lui racontait plus tard tout le passé de sa famille, les grandes batailles auxquelles avait assisté messire Archambaut, son aïeul, le fatal départ de Gérard et l'origine douloureuse de sa propre captivité. A ces récits, le visage du jeune comte s'empourprait de rouges subites, et il disait avec élan : « Mère ! que Dieu me donne vie, et ce sera moi qui vous vengerais. »

» Au milieu de ces causeries et par ses sorties journalières au moyen de la poterne du souterrain, l'intelligence et les forces du jeune enfant se développaient. Il parcourait, tout jeune encore, couvert de la peau d'ours de Berthe, les escarpements dont le vieux manoir était entouré. Aussi agile qu'un chevreuil, il chassait à l'aide de son industrie naturelle et récoltait aux alentours pour leur nourriture commune des fruits sauvages de montagne : les pâtres qui conduisaient leurs troupeaux sur les bords du Cher, ceux surtout d'entre eux qui, plus hardis, avaient osé gravir ces pentes, l'avaient aperçu quelquefois au flanc des hauteurs ; souvent, le suivant du regard, ils l'avaient vu se diriger vers les points les moins accessibles de la demeure féodale et disparaître subitement à proximité de ses murs. Alors ils s'étaient enquis tout épouvantés, croyant voir en lui une bête fauve. Le bruit de ces apparitions se propagea aux alentours et y répandit la terreur. Nul n'osa plus s'aventurer près du manoir, déjà objet d'un vague effroi. On se dit qu'il était hanté ; son renom se fit plus sinistre, et il devint plus solitaire et plus redouté que jamais. C'est alors, on le croit ainsi, que le repaire de Rambaud prit le nom de *Château de l'Ours* (1).

» L'enfant avait vécu sept ans de cette vie extraordinaire et demi-sauvage, et il peut vous sembler étrange qu'il eût pu aussi longtemps la continuer sans devenir l'objet de recherches ou de poursuites alarmantes. Mais pourtant il en fut ainsi ; sans doute il le dut à la terreur qu'inspirait aux serfs pauvres et peu nombreux de ce canton le nom du farouche maître de ces domaines, dont ils eussent craint d'approcher. Il s'enhardit donc par la solitude qu'il y avait toujours rencontrée et étendit de jour en jour le cercle de ses excursions. Nous le retrouvons maintenant, par une brûlante journée d'automne, découvert près de la rivière par un vieillard que la légende appelle l'Ermite de Sainte-Radegonde, et auquel nous donnerons dans notre récit le nom de père Théobald. Au premier coup d'œil, celui-ci crut voir en lui un animal de ces forêts ; mais s'étant approché, il reconnut un jeune enfant aux traits nobles et sympathiques. Il s'assit à côté de lui et considéra quelque temps ce visage aristocratique qui éveillait en lui de vagues souvenirs. Il lui fut aisé, au réveil, de gagner la

confiance de ce cœur qui ne cherchait qu'à s'ouvrir, et dont la droiture devinait en lui un ami. Peu d'instants après ils causaient ensemble, avec le naïf abandon d'une naissante intimité.

« — Mon père est dans la Terre-Sainte, répondait l'enfant à plusieurs questions de l'ermitte, et nous habitons la montagne : nous y sommes seuls... et on nous retient prisonniers, ajouta-t-il en baissant la voix.

» — Prisonniers ? dit le père surpris, regardant cette fois avec une attention marquée l'étonnant costume de son jeune interlocuteur !

» — Oh, oui ! et depuis bien longtemps ! Je chasse, je cherche les fruits que Dieu fait mûrir dans les bois pour ceux qui ne peuvent semer, et je les apporte à ma mère.

» — Votre mère ? et où est-elle, enfant ?

» — Vous voyez d'ici les murs du château où Rambaud l'a enfermée morte et où elle pleure vivante. Il y a huit ans qu'elle y demeure et elle y a toujours pleuré, insista l'enfant en lisant sur le front du pieux Théobald qu'il ne comprenait pas, ou même qu'il ne croyait pas.

» — Morte?... dit l'ermitte devenu tout à coup soucieux et préoccupé : morte et vivante?... Que voulez-vous dire par là ?

« — Qu'elle a été morte autrefois dans son château de Montluçon ; mais depuis huit ans elle est vivante, et elle pleure tous les jours. Je dis que je serai bientôt grand et fort, et que si mon aïeul le comte Archambaud n'est pas revenu des saints lieux, non plus que mon père Gérard, c'est moi qui irai les chercher, ou bien je la délivrerai, puisque alors j'aurai une épée. Je reconduirai dans ses terres et ses châteaux ma mère la comtesse Odile, et je punirai de ma main le méchant Rambaud.

» A l'expression d'étonnement qui s'était répandue sur les traits du père, avait succédé une gravité douloureuse et compatissante :

« — Je crois comprendre, mon enfant ; mais laissez-nous la vengeance à Dieu : ce sera d'ailleurs bien assez pour nous de nous occuper de la délivrance. Mais seriez-vous, est-il possible ? seriez-vous le petit-fils du comte Archambaud de Bourbon, et le fils du comte Gérard ?

» — Je le suis, répondit l'enfant en fixant ses grands yeux limpides et résolus sur les traits émus de l'ermitte, et en y lisant, avec cette promptitude de pénétration qui est quelquefois propre à l'enfance, l'intérêt qu'il inspirait au vieillard ; il se précipita dans ses bras, il lui raconta tout ce qu'il savait des malheurs d'Odile, et déroula leur triste histoire pendant leur longue réclusion. « Oh ! je vois que vous êtes bon, dit-il en terminant son récit, et je sens que vous m'aidez à sauver ma mère.

» — Je le ferai certainement, répondit l'ermitte en le serrant dans ses bras. Il lui recommanda ensuite d'attendre le résultat de ce qu'il était résolu à faire, et lui ordonna de ne plus s'aventurer loin de la prison ; il lui permit de rendre compte à la comtesse de leur rencontre, et le ramena à la poterne souterraine par les sentiers les plus couverts.

» Théobald avait fait partie de la noblesse guerrière de cette époque ; il avait porté la cotte à mailles de fer et le heaume, il avait manié l'épée, redressé

(1) Ce château a gardé ce nom, et les Seigneurs de l'Ours figurent souvent dans les Chroniques du Bourbonnais. Au onzième siècle, un Humbald de l'Ours faisait recevoir son fils Amblard à l'abbaye de Souvigny. Il comptait au nombre de trente seigneurs qui firent don de plusieurs terres à cette même abbaye et qui reçurent en présent, de ses religieux, chacun « une once d'or, un cheval, cinq mulets, trois mules, une cuirasse, un casque, une paire de bottines vermeilles et une coupe valant trois sols. »

des torts et châtii des forçateurs; sous sa rude robe de bure battait un cœur généreux. Il partit dès le lendemain et parcourut toute comté, pénétrant dans chaque manoir, racontant les infortunes d'Odile à leurs possesseurs, et les appelant à sa délivrance. Son récit souleva dans tous les châteaux un cri unanime d'indignation, et toutes les bannières de la province coururent en masse au château de l'Ours. Rencontre providentielle! comme ces seigneurs arrivaient à la course de leurs chevaux, Rambaud, ignorant encore l'existence de l'enfant du comte Gérard, y trouvait Odile vivante et tenant son fils dans ses bras; le traître, écœuré de courroux, fut saisi au moment où il tirait sa dague pour les frapper. Ses crimes furent reconnus, et on le pendit aux créneaux du château de Montluçon.

» Les légendes de cette époque sont jusqu'au bout mystérieuses : on dit que pendant le même nombre d'années qu'avait duré la captivité d'Odile, les oiseaux de proie ne touchèrent point au corps du perfide Rambaud : mais le lendemain de la dernière nuit de ce laps de temps, son squelette avait disparu, bien que su-pendu à une forte chaîne de fer scellée aux pierres des créneaux.

» Rendue à son indépendance, mais désenchantée par l'adversité de toutes les joies de la vie, Odile combla sa tâche en faisant achever sous ses yeux l'éducation de son cher fils. Quand cette éducation fut terminée, ses sœurs étaient dispersées et ses frères avaient grandi. La province, administrée depuis longtemps comme l'avait réglé le comte, n'avait pas besoin de ses soins. Elle descendit donc un jour sans attifements ni joyaux du château et de la montagne, et s'en alla droit au moustier des nonnains de la ville de Montluçon, après avoir distribué son douaire aux nécessiteux et fait d'utiles fondations qui perpétuèrent sa bienfaisance. Madame Odile de Bourbon disparut ainsi de la vue du monde, qui n'en entendit plus parler, si ce n'est à cause du bien qui s'y fit longtemps en son nom, car pendant son noviciat comme après sa prise de voile, elle se montra toujours généreuse et bien bonne pour le pays.

Ici Jeanne baissa la tête et demeura silencieuse, nous ayant dit de la légende tout ce qu'elle en avait ouï raconter.

Je pris aussitôt la parole.

« La tradition, dis-je à mes amis et à la fileuse, est en ceci tout à fait d'accord avec la légende, car à travers le cours des âges, Montluçon a gardé mémoire de l'entrée et du séjour d'Odile dans le moustier. C'était le temps où les monastères de femmes ne comptaient guère pour abbeses que des princesses ou des reines, et où les sciences les plus hautes, les arts et des talents exquis épanouissaient dans ces cloîtres leur plus brillante floraison. C'est ce siècle qui vit éclore les écrits de sainte Hildegarde, tant admirés par saint Bernard, les œuvres où l'abbesse Herrade introduit le lecteur charmé dans les labyrinthes mystérieux des jardins célestes, et les poésies religieuses ou historiques d'une autre abbesse, Hrotswitha. On savait par cœur, dans tous ces couvents, non pas seulement les cantiques qu'avaient composés en l'honneur des Saints Radégonde, reine de Neustrie, et son amie, cloîtrée comme elle (1), mais les

stances en vers latins échangées par ces religieuses avec Venance Fortunat et d'autres savants ou poètes, compositions aussi suaves que les corbeilles de violettes, les roses cueillies au matin ou les vases d'un lait crémeux dont elles annonçaient l'envoi, et qu'à titre de jeux d'esprit elles avaient accompagnés. Si Odile ne partageait point ces doctes travaux au fond de sa pieuse retraite, c'est ce que l'on ne saurait assurer, mais, il est permis de le croire, il dut lui sembler doux d'y vivre dans le repos et la prière, dans la méditation des psaumes, si pompeux et si poétiques dans cette belle langue ecclésiastique que chaque religieuse apprenait alors avant de prononcer ses vœux, de broder ces tissus splendides dont les merveilleux spécimens font l'admiration de notre âge, et enfin d'encadrer les feuillets de ce qu'on appelait des *Heures* dans ces fines enluminures que beaucoup d'entre nos artistes ont essayé de reproduire sans toutefois les égaler. Fidèle à cette vocation, Odile termina ses jours dans l'exercice des vertus, laissant les plus tendres regrets et ce parfum de sainteté qui s'exhale longtemps encore des traces d'une vie sans tache.

» La légende ne nous dit pas si Gérard revint en Europe; mais nous y voyons que son fils se signala en Terre-Sainte, et qu'il fut connu sous le nom du *Chevalier sarrazin*, nom perpétué en France par sa lignée.

III

« Voulez-vous nous conduire au château de l'Ours? dit notre compagnon de voyage à notre vieille conductrice lorsque j'eus cessé de parler.

— Oh! répondit-elle, oui bien; je vous mènerai au château... vous savez que c'est celui de la Barbe-Bleue? »

Et elle arrêta au petit croc de son fuseau la poignée de chanvre à demi tordue qu'elle roulait entre ses doigts. Mais, ajouta-t-elle en nous regardant, ces dames auront à souffrir des rudes montées et du chaud?

— Ne craignez rien, lui dimes-nous, les montées et les rayons du soleil nous connaissent.

Alors on se remit en marche, et bientôt on commença à gravir. La chèvre de Jeanne tantôt nous devançait, tantôt s'arrêtait, tondant le sentier à droite et à gauche, ou bondissant bien haut, bien haut, partout où lui souriait une touffe d'herbe, puis elle prenait sa course pour nous rejoindre; cependant son humble maîtresse devisait tout en cheminant avec son allure tranquille, levant de temps en temps sur nous son œil noir plein de cette bonne expression que nous nous rappelons encore quand nous nous entretenons d'elle au sein d'un tout autre milieu et d'une vie bien différente.

Une heure plus tard, nous étions assis au pied du donjon du château de l'Ours, et nous jouissions de l'un des spectacles les plus frappants que nous ayons eus sous les yeux dans le cours de cette excursion.

Le château de l'Ours est un vieux manoir dont on

Radégonde, au gouvernement de son monastère de Sainte-Croix, à Poitiers.

(1) Cette religieuse, nommée Agnès, succéda à sainte

aperçoit le sommet, de divers points de la contrée, au-dessus des cimes des bois de chênes qui hérissent les croupes environnantes. Ses tours massives se reflètent à de grandes profondeurs dans le lit du Cher très-resserré en cet endroit, tandis que les trois autres côtés de cette immense ruine, fouettée des draperies mouvantes d'un lierre qui compte des siècles, dominent des vallées sauvages. Rien n'impressionne le regard comme cet amas de remparts croulants, proflant dans l'azur du ciel leur masse nue et déchirée, et plongeant leurs fortes racines dans un roc couvert de lichen et de grandes bruyères roses. Pour y arriver, il faut quitter la grande route et s'engager dans des chemins accidentés et difficiles. On gravit des flancs de montagne au moyen de rampes en précipices : on traverse, sur des hauteurs ombragées de grands châtaigniers, le village de Villebret, où l'on voudrait cacher sa vie : on marche quelque temps encore tantôt en descendant, tantôt en montant, sur des plateaux ou sur des côtes hérissées de pointes de rochers et d'éboulements, on suit des détours de colline, on gagne par une pente rapide, le fond d'une vallée déserte, mais pittoresque, dont on foule le frais velours jusqu'au poétique Moulin Verrier, et là on remonte à gauche le cours du Cher. Après quelques pas on s'arrête, on se tourne, on lève les yeux : on a devant soi, dans les airs, le squelette décharné de la forteresse, solennelle, magique sous les caresses du soleil, et plus imposante encore quand des masses de nuées sombres immobilisées sur ces gorges y jettent leurs teintes grisâtres, ou quand une nuit sans étoiles peuple de formes indécises ce site austère et désolé.

Si l'on excepte le donjon dont il ne reste que la coque, notre conductrice ne put nous montrer nulle trace du séjour d'Odile dans ce château : mais solide dans ses croyances, elle sut nous faire voir le puits où la Barbe-Bleue précipita cinq de ses femmes, et la place du cabinet où leurs corps étaient suspendus. Puis, voyant au calme de notre visage à quelle incrédulité elle avait à faire, et combien peu ces lieux nous faisaient horreur :

« Oh ! mais, c'est que c'est sûr, dit-elle, que c'est bien ici le château de la Barbe-Bleue ! et une preuve, voyez-vous, à laquelle il n'y a rien à dire, c'est qu'on y voit sa ressemblance, le portrait de ce grand seigneur, veux-je dire, qu'il a fait tirer d'a-

près lui-même, sur le mur. Vous allez voir quelle laideur ! Voulez-vous seulement venir par ici ? »

Alors elle nous conduisit sur un emplacement obscur où subsistaient, à l'intérieur, quelques vestiges d'une salle basse ; elle se baissa vers la terre, ramassa un éclat de silex et une poignée d'herbes sèches à laquelle elle mit le feu au moyen d'un vieux clou qu'elle tira de sa poche et y remplaça avec soin, puis elle en approcha la flamme d'un modillon assez fruste taillé dans la pierre même de la muraille et formant le point de jonction des retombées de deux arceaux (1).

« Voilà, dit-elle d'un air triomphant, en nous désignant la moulure aussi ancienne que l'édifice (2).

A cet argument sans réplique, nous n'avions, on le comprend bien, rien à opposer. Nous nous regardâmes en souriant, et nous acceptâmes le portrait de la Barbe-bleue avec une foi aussi pleine que son puits à oubliettes, son mystérieux cabinet et les droits de Gilles de Retz à l'occupation du château.

Le jour s'avancait cependant, et d'autres sujets de curiosité nous appelant à Montluçon, il fallut songer au départ. Quand nous quittâmes ces sommets sous l'impression que nous laissions les faits qui s'y sont accomplis, et sous celle des aspects sévères qu'ils offrent, une société de touristes s'espacait le long de la montée qui débouche au pied du donjon. Son avant-garde se montra d'abord à hauteur du sol à l'extrémité du plateau, sous forme de deux petits chapeaux retroussés surmontés de bouquets de roses mousseuses qui, montant graduellement avec le sentier, formèrent bientôt le point culminant de deux charmantes jeunes mies que nous nous rappelâmes avoir vues à Nérès-les-Bains en compagnie de leur famille. Légères comme des oiseaux, elles disparurent bientôt avec elle parmi les ruines dès qu'elles en furent rejointes, et le bruit de leurs voix joyeuses et de leurs frais éclats de rire furent les derniers souvenirs que nous emportâmes de ces hauteurs en redescendant vers le grand chemin.

M^{me} FÉLICIE D'AYZAC.

(1) *Modillon*, ornement usité en architecture, consistant en une tête ou masque grimaçant, sculpté en saillie sous une corniche ou la retombée d'un arceau.

Fruste, dénaturé, usé et amoindri par le temps.

(2) *Moulure*, ornement d'architecture formant saillie.



LA FEMME D'UN OFFICIER

**Madame de Jouhel à Mademoiselle Redon,
sa sœur.**

Paris, février 1829.

Ma chère Eulalie,

Si l'on nous jugeait d'après notre correspondance, on ne pourrait croire que l'intime affection qui doit lier deux sœurs, existe entre nous. Nous ne nous voyons jamais et nous nous écrivons si rarement ! Je m'interroge parfois : je me demande pourquoi la confiance et l'expansion ont tari de toi à moi, tandis que, jadis, au bel âge, il y a vingt-cinq ans ! elles jaillissaient avec tant d'abondance ! toutes nos pensées étaient en commun, le moindre incident arrivé à l'une devenait un événement pour l'autre, nous vivions enfin à livre ouvert : tu lisais dans mon cœur et je connaissais si bien le tien ! C'était doux, c'était bon, pourquoi donc ces belles amitiés de jeunesse sont-elles si éphémères ? c'est la fleur du matin, elle ne dure pas jusqu'à midi. Je conviens que, la première, j'ai négligé nos relations et que j'ai laissé pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié ; tu sais, mariée de bonne heure, enlevée par le mariage à ma ville natale, à ma famille, à mes amis, obligée de me créer un autre intérieur, de nouvelles relations, absorbée par la naissance d'abord et par la santé délicate de ma fille, entraînée enfin dans le torrent d'une vie toute nouvelle, je laissai tomber mes correspondances ; je n'écrivais guère qu'à notre mère, elle était chargée de mes tendresses pour tous. Toi, chère Eulalie, fidèle au foyer, fidèle à tes premières amitiés, tu m'écrivais de longues lettres, tu me tenais au courant de tout : je me souviens, non de la lettre du cheval, comme madame de Sévigné, que nous lisions ensemble, mais du récit d'une certaine loterie en faveur de tes pauvres, de ton voyage au Tréport, avec notre pauvre maman, et de ton extase devant la mer, et de tes lectures, de tes éblouissements quand on te permit Chateaubriand, de tes jolis travaux, de tes bonnes œuvres ; tu me disais tes pensées et tu voulais que j'assistasse à ta vie, comme au temps où nous étions ensemble. Je répondais peu, tu ne te fâchais pas, et grâce à toi, je n'étais pas devenue étrangère à ce qui intéressait les miens. Puis, vint mon veuvage... triste époque de deuil, de regrets dont le souvenir seul me fait frissonner. Quoi ! on peut tant souffrir et ne pas mourir ! Avec mon

digne mari, j'avais perdu ma position, et ma petite Thérèse perdait son avenir : le talent de M. de Jouhel lui avait acquis une place au barreau parisien, il plaidait les causes brillantes, il ne plaidait pas encore les causes fructueuses, et dans notre courte, trop courte union, nous n'avions pu faire d'économies : nous avions vécu largement, croyant que le lendemain et tous les lendemains nous appartendraient. Nos rêves eurent un désolant réveil.

Tu me rappelais auprès de toi, Eulalie, dans la maison de famille où ma mère aussi n'était plus : je ne cédai pas à tes instances : j'eus peur de la solitude dans cette petite ville d'Avallon, et dans cette grande maison où nous serions errantes comme des ombres ; j'étais attachée aux lieux où j'avais vécu heureuse ; je ne pus me décider à les quitter. Tu me blâmas peut-être : je l'ai senti, quoique tu ne m'aies rien reproché. Je vécus plusieurs années dans la retraite au milieu de Paris ; je ne voyais que la famille de mon mari, et le temps, l'amitié que l'on me témoignait, la présence de ma fille, qui grandissait, qui devenait aimante et aimable, produisirent sur mon âme leur effet consolateur. Je n'oubliai pas, mais les regrets étaient sans amertume, et si l'avenir avait été beau pour Thérèse, j'y aurais volontiers souri.

Ce fut à cette époque que M. de Jouhel me demanda en mariage. C'était un lien honorable : il était cousin de mon mari et tuteur de sa fille, il portait le même nom, le nom que je chérissais, il m'offrait une position brillante et un cœur dévoué. J'hésitai longtemps, je me consultai, je consultai mes amis, il me sembla que mon bonheur et celui de ma fille trouveraient des garanties dans cette union, j'acceptai.

Tu me blâmas, Eulalie, et cette fois-ci, tu m'exprimas ce blâme. Peut-être ta piété répugnait-elle aux secondes noces, peut-être craignais-tu que Thérèse, ta filleule, fût moins aimée de sa mère, moins favorisée que les enfants qui naîtraient de cette nouvelle union, peut-être mon mari n'avait-il pas su gagner ta sympathie, alors qu'il alla te voir et causer avec toi ; tu ne t'es jamais nettement expliquée, mais, à dater de l'époque de mon second mariage, ta correspondance, si active, se ralentit. Tu écris parfois à Thérèse, mais à moi, ta sœur, ton amie d'autrefois, tu n'écris qu'aux époques solennelles de l'année... Ça été là, crois-le bien, au milieu de beaucoup de bonheur, une ombre au tableau et un sujet de peine.

Et pourtant, me suis-je trompée dans le choix que le cœur et la raison me dictaient ? J'ai donné à Thérèse un père, je lui ai donné un frère, et jamais fille, jamais sœur ne fut plus tendrement chérie. Mon Edgar est fou de sa sœur ; elle seule peut faire en-

tendre raison à cette tête légère. Voilà pour les affections. Pour la fortune, M. de Jouhel s'est montré un tuteur incomparable : par les plus heureuses spéculations, il a grossi, il a doublé la dot de Thérèse : elle possède aujourd'hui cent mille francs, qu'elle doit presque tout entiers à l'administration si éclairée de son beau-père. Je n'aurais pas osé rêver pour elle le sort qu'il lui assure aujourd'hui : ce sort est décidé, il est heureux, il est brillant, et je viens, ma chère sœur, te faire part de l'établissement prochain de ma fille. Elle épouse M. Henri Lavaux, banquier à Paris : il a trente ans, une éducation parfaite, la réputation la meilleure, un extérieur des plus agréables, et enfin, une large aisance dans le présent, une grande fortune dans l'avenir, ce qui n'a jamais gâté rien. Il aime Thérèse et j'espère qu'elle le lui rend, il le mérite à tous égards ; tous mes vœux de mère sont comblés, et j'espère, Eulalie, qu'en voyant l'heureuse issue de ce que tu nommais une imprudence, tu te réconcilieras avec mon second mariage et avec le père que j'ai donné à Thérèse.

J'espère aussi que tu ne refuseras pas d'assister au mariage de ta filleule ; quitte donc une fois cette austère retraite ; reviens parmi nous, tu connaîtras mon mari, mon fils, tu verras que nous sommes unis, que nous sommes heureux, et je pourrai dater de ce moment une nouvelle ère d'amitié fraternelle. Du reste, chère sœur, jamais je n'ai douté de la tienne, et, la preuve, elle existe dans cette longue lettre, où je t'ai ouvert mon cœur comme autrefois. Nous pouvons avoir des idées différentes, une autre manière de voir, mais nous n'aurons jamais qu'une même manière de sentir, et nos cœurs, chère amie, se rencontreront toujours.

Je t'embrasse tendrement et je te supplie de bien prier pour ma fille.

Ta sœur dévouée,

LAURE DE JOUHEL.

Mademoiselle Eulalie Redon à sa sœur

Avallon, février 1820.

Je t'assure, ma bonne sœur, que tes dernières paroles ont pénétré mon cœur et que j'ai pleuré en les lisant. Oh ! non, les amitiés de jeunesse ne sont pas éphémères ; à la voix qui les évoque, le cortège des souvenirs printaniers se lève, et avec eux, un rayon de nos belles années, qui réchauffe l'âme un peu attristée, un peu sombre. Tu sais ? quand nous étions jeunes, nous aimions ces vers d'un vieux poète :

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées,
La nuit est déjà proche à qui passe midi !

C'est vrai pour tous, mais combien plus pour ceux qui vivent seuls, qui n'ont de gaieté, de soleil que dans le passé, qui n'ont pas autour d'eux des affections empressées, inquiètes, qui leur cachent le chemin désolé par où l'on va ou va toute chose ! J'en suis là, juge si un appel aux images de notre jeunesse, aux amitiés d'autrefois m'a trouvée insensible ! Tu m'as toujours aimée, et moi, ma sœur, sois sûre que je t'ai toujours suivie avec tendresse, que je n'ai cessé de prier pour toi comme pour mon amie la plus chère, et que si ma correspondance s'est ralentie, la

faute en est aux événements qui séparent, à l'absence prolongée qui fait qu'on ne se devine plus en s'aimant toujours, et enfin, à l'âge qui rend un peu timide, un peu paresseux. Ce qui remplissait mes lettres de jeune fille, première séve qui déborde lorsqu'on n'a encore rien souffert, rien éprouvé, ne pouvait plus alimenter la correspondance d'un âge plus mûr ; toi, tu ne m'initiais pas à ta vie, et quel intérêt, mon existence uniforme, cloîtrée, aurait-elle eu pour toi ? Je suis une vieille fille, et qui pis est, une vieille fille isolée ; j'ai dû marquer à mes jours une règle qui rend moins pesantes les heures, mais ces occupations monotones qui me font passer de l'église au travail, du travail à quelques visites d'amies ou de pauvres, ces jours tous semblables, ces soirées solitaires, ce calme qui n'est ni sans tristesse, ni sans douceur, tout cela, ma bonne sœur, ne peut se raconter.

Je reviens à un point de ta lettre. Je n'ai pas blâmé ton second mariage, mais j'en ai craint les suites, parce qu'on assurait que M. Louis de Jouhel, homme honorable et aimable du reste, avait le goût des spéculations commerciales. Je comprends la fortune gagnée par le travail, par l'économie, mais risquer son avoir au tapis vert ou à la Bourse, me paraît chose blâmable et effrayante. Ses spéculations ont réussi, pour lui, pour Thérèse, que Dieu soit béni ! mes prévisions inquiètes ne se sont pas justifiées, tant mieux mille fois, mais tâche d'obtenir que dorénavant la fortune de Thérèse et la tienne, mon amie, soient à l'abri de ce danger. Que d'or englouti dans les profondeurs de l'Océan ! que d'or perdu dans les abîmes des spéculations ! et au moins, dans les naufrages l'honneur survit à l'argent... Mais pardon, je t'ennuie de mes réflexions : c'est l'habitude des solitaires : ils pensent tout haut.

Revenons encore à ta lettre et au prochain mariage de ta Thérèse, qui est mienne aussi par la tendre amitié que je lui ai vouée. Oh ! certes, ma chère Laure, je prierai pour elle, afin que Dieu lui donne les vertus qui font les sages épouses et les mères dévouées, afin qu'elle trouve dans son mari un ami, un protecteur, avec qui elle serve le Seigneur : je prierai pour que Jésus-Christ soit le nœud sacré de leur union ! je ne doute pas que tu n'aies placé avant les avantages de la fortune ceux du caractère et de la foi : la richesse s'acquiert ou bien l'on s'en passe, mais les sentiments d'un mari, son humeur de tous les jours, la direction de son esprit, et surtout, surtout ses principes en matière religieuse, là est la garantie du bonheur pour la femme et les enfants. Pardonne-moi de parler si longtemps mariage, moi qui devrais confesser mon incompetence, mais j'ai encore réfléchi là-dessus... et je fais comme toi, chère sœur, ne m'étant pas confiée depuis longtemps, je me livre, je m'épanche.

Pardonne-moi si je n'accepte pas ton invitation. Je suis devenue si étrangère au monde que j'y ferais triste figure, mais je te promets, quand Thérèse sera partie pour son voyage de noces, de venir passer une semaine ou deux avec toi. Je connaîtrai ton cher Edgar et je referai connaissance avec ton mari, à qui j'offre mes compliments et mes félicitations. J'écris à Thérèse, et je lui enverrai bientôt un souvenir de sa marraine. C'est mon droit et mon plaisir.

Tu dis à la fin de ta lettre un mot bien juste : voici

une nouvelle ère d'amitié fraternelle. Oui, ma Laure, tu perds ta fille, mais tu reprends ta sœur, son cœur qui n'a jamais cessé de te chérir, et sa plume, qui moins triste et moins indolente désormais, sera tout à ton service.

Je t'embrasse mille fois et j'attends de tes nouvelles.

Ta sœur et amie,

EULALIE REDON.

Thérèse de Joubel à sa tante Eulalie.

Paris, mars 1829.

Ma bonne marraine,

J'ai reçu et admiré votre présent, si bien choisi selon mes goûts et mes préférences : rien ne pouvait me faire plus de plaisir que ces tasses de vieux Saxe, cette théière et ce sucrier, anciens dans notre famille ; l'idée que vous vous êtes servie de ces objets, que mon grand-père et ma grand-mère, dont je connais et chéris les portraits, s'en sont servis, leur donne à mes yeux une immense valeur. Et puis, tout cela est si joli ! seulement, ma bonne tante, ne vous êtes-vous pas bien privée en vous séparant de ce gentil mobilier, que vous avez vu toujours et auquel devaient se rattacher pour vous tant de souvenirs précieux ?... Je crains bien que votre bonté pour votre petite Thérèse ne vous ait imposé un sacrifice. Vous saviez bien qu'un ouvrage de vos mains, une de ces broderies que vous faites si bien, m'eût été aussi cher que ces belles porcelaines et ces vases d'argent !... quoi qu'il en soit, merci mille fois, chère tante, merci du fond du cœur. Et merci aussi pour vos prières. J'en ai besoin. Ma tante, n'est-ce pas une chose grave, terrible, de s'en aller de la maison maternelle, de quitter ses bons parents, ses vieux amis, pour suivre un homme que l'on appelle *Monsieur la veille*, envers qui on a pris de si sérieux engagements, qu'on doit aimer, à qui l'on doit obéir, qui est votre *chef*, l'Eglise, le dit, et le *chef de la communauté*, la mairie le dit aussi ? Mes compagnes rient quand je leur répète cela, mais moi j'ai peur. Rien n'est plus facile que d'aimer ses parents et de leur obéir : on leur doit tout, et ils ont autant de sagesse que nous avons d'inexpérience ; mais aimer un mari, jusqu'à lui obéir, jusqu'à le suivre partout, jusqu'à se dévouer à lui en toutes choses, cela me paraît une grosse affaire, et pourtant le devoir le commandera, et je veux faire mon devoir. Ce n'est pas que M. Henri me déplaît, oh ! non, mais je le connais à peine, et pour s'engager devant Dieu (c'est solennel cela !) à aimer toujours, il faudrait connaître un peu. Il est vrai que notre mariage n'aura lieu qu'en juin, que d'ici là, je verrai M. Henri tous les soirs, et qu'en devenant moins timide avec lui, je parviendrai peut-être à saisir les nuances de son caractère et à y conformer le mien. J'ai pris la résolution de lui céder en tout ce qui sera raisonnable, en tout ce qui ne blessera pas un sentiment délicat ou généreux. Et j'aime à croire que M. Henri n'exigerait jamais de pareils sacrifices : maman si tendre pour moi, mon beau-père, si dévoué, l'auraient-ils choisi, s'il ne devait m'assurer quelque bonheur ? D'ailleurs, il a l'air bon, et, puisque vous me demandez de vous confier ce que

je pense de lui, puis-je dire que je lui trouve quelque chose de distingué et que sa manière de parler, qui est élégante et simple, sa voix, dont le timbre n'est jamais élevé, me plaisent ? il est plein d'attentions pour moi : je porte au doigt une belle bague, souvenir de nos fiançailles, il m'a offert une jolie gravure d'après la *Sainte Thérèse* de Gérard, et tous les matins, on m'apporte de sa part un beau bouquet. Je lui ai dit que j'offrirai celui du samedi à la chapelle de la Sainte Vierge, et depuis ce temps-là, il me l'envoie tout blanc, lilas, jasmins ou jacinthes. Cela n'est-il pas aimable ?

Mon petit frère Edgar, qui est taquin, prétend que je suis une âme froide et insensible et que je n'aime pas M. Henri comme je le devrais. Il me poursuit de ses plaisanteries, et il a même composé, ce petit rhétoricien, une complainte en je ne sais combien de couplets, sur l'amoureux martyre de M. Lavaux. Il la chante toute la journée, en martyrisant mon pauvre piano, qui n'en peut, et il ne s'interrompt que pour me faire des reproches sérieux sur ma froideur. Ah ! ma tante, vrai, je ne les mérite pas. Je ne suis pas froide : j'aime tant ma mère, et ce méchant Edgar, et mon tuteur, qui est si bon, et vous, chère tante ! et j'aimerais mon mari dès que je l'aurai promis au prêtre et au bon Dieu ; ce sacrement de mariage m'apparaît si respectable ! je veux l'aimer avec cœur, avec raison, avec dévouement, et non à la manière d'Edgar, qui met tout en belles paroles et en airs penchés. Je crois, entre nous, qu'il lit des romans.

Adieu, ma bonne tante, priez pour moi, beaucoup et toujours. Je sens bien que je ne puis rien sans le secours du bon Dieu. Voyez comme je suis chose légère : j'ai commencé ma lettre gravement, j'ai un peu ri au milieu, et je la termine tristement, puisqu'il faut vous quitter. Je vous embrasse comme je vous aime, ma chère marraine, et je suis

Votre nièce respectueuse,

THÉRÈSE DE JOUBEL.

II. — RÉCIT.

Le jour du mariage approchait ; le mois de mai voyait défiler sa guirlande fleurie, ses beaux jours dont chacun ajoute une nouvelle grâce à la parure du printemps, et dans la petite maison de Passy, où la famille de Joubel passait l'été tout entier, Thérèse avait rassemblé une dernière fois ses amies les plus intimes. Elles étaient assises dans un salon du premier étage, groupées près d'une grande fenêtre qui ouvrait sur un charmant paysage ; des champs (on en voyait alors auprès de Paris) montraient l'espérance de l'été, le blé encore vert, les colzas déjà peints de la couleur du soufre, et dans les vergers, les cerisiers et les pommiers, au plus léger souffle, laissaient pleuvoir une neige de pétales. Des collines d'une forme harmonieuse enserraient l'horizon, et un calme profond aurait laissé douter qu'on fût aux portes de Paris, à deux pas du bois de Boulogne et de ces Champs-Élysées qui, dès lors, étaient une scène incessamment agitée où se donnait rendez-vous tout ce qui veut briller, paraître et faire du bruit.

Le soir s'avancait, le silence et la nuit descendaient sur la campagne, les premières étoiles poin-

taient dans le voile sombre du ciel, mais les trois jeunes filles, réunies auprès de Thérèse, ne paraissaient pas subir cette impression solennelle. Elles causaient, jasiaient, discutaient avec une vivacité intarissable : il est vrai que sur la table placée entre elles, se trouvaient les principales pièces du trousseau et quelques-uns des présents offerts à la fiancée. Ce n'était que mousselines, batistes, valenciennes, faveurs bleues et roses, un bel écrin était perdu au milieu des bonnets brodés, et la théière et le sucrier antiques de mademoiselle Eulalie erraient parmi les mouchoirs tissés par les doigts des fées. Ces objets passaient de main en main, et excitaient ou de sérieux commentaires ou de chaudes admirations.

« Aimes-tu ce bonnet à la girafe, Thérèse ? je crains qu'il ne soit un peu élevé pour toi.

— Oh ! le charmant peignoir ! c'est un amour ! il m'en faudra un comme cela, quand...

— Quand... interrompit sa voisine, quand tu seras mariée, les peignoirs à la créole ne seront plus à la mode.

— Tu as le temps de voir passer des modes, Alice !

— Pour moi, reprit la première, ce que j'aime mieux que tous vos chiffons qui coûtent si cher et durent si peu, c'est cette vieille argenterie ; à la bonne heure !

— Oh ! toi, tu as des goûts solides, on sait cela, Albertine. Et l'écrin ne te plaît pas ? »

Albertine fit une petite moue, regarda l'écrin qui renfermait une parure de grenats, et elle dit :

« C'est bien monté, c'est gracieux, mais le grenat est une pierre sans valeur. »

Thérèse reprit doucement l'écrin, le ferma et dit : « C'est la parure que ma mère portait quand elle était jeune ; elle a eu la bonté de me la donner et j'y attache beaucoup de prix.

— Mais monsieur Lavaux te donnera des diamants ? demanda Albertine.

— Je ne sais... sans doute... ça m'est égal.

— Égal ! tu es enfant, Thérèse ! comment, à ton âge, car enfin tu as vingt ans ! tu n'es pas plus sérieuse, plus positive ? tu ne sais pas s'il te donnera des diamants ! »

Thérèse sourit sans protester contre le reproche. Elle avait l'air sérieux, cependant, la brune et jolie Thérèse : petite, mince, son extérieur, quoique délicat, annonçait la santé et une certaine force nerveuse ; elle avait un visage d'un charmant ovale, encadré, selon la mode gracieuse du temps, dans de longues tresses à la Berthe ; ses cheveux noirs, brillants, abondants, allaient se réunir en une large natte retenue par un peigne d'écaïlle blonde ; un front ouvert, intelligent, un nez légèrement aquilin, une bouche petite et qui offrait la belle forme de l'arc au repos composaient un ensemble fort attrayant, mais les yeux étaient la réelle beauté de ce visage. Enfoncés dans l'orbite, ombragés par de longs cils, leurs prunelles, d'un bleu violet devenaient tour à tour brillantes ou douces, selon que l'esprit y allumait sa flamme ou que l'âme y peignait ses tendresses : le calme et la vivacité leur seyaient également, on y voyait passer toutes les impressions intérieures, miroir magique qui trahissait les plus fugitives pensées, mais Thérèse n'avait pas à craindre

ses révélations. Ses yeux souriaient d'accord avec ses lèvres en regardant Albertine, et disaient :

« A quoi servent les diamants ? que m'importent ces bijoux et ces magnificences ?... ma richesse est ailleurs... »

Albertine, par une habitude d'usurier, singulière chez une jeune fille, soupesait le sucrier et l'examinait sous toutes ses faces, curieusement ciselées.

Elle était jolie, blonde, blanche, de petits traits délicats qui menaçaient peut-être de devenir pointus avec l'âge, des yeux bleu-clair, fins et riant, mais dont l'expression n'était pas toujours amicale. — C'était la fille d'un notaire parisien, elle tenait par toutes sortes de liens au monde où vivait Thérèse, qui n'avait pas d'amie plus intime. Deux autres jeunes filles complétaient cette réunion, l'une, Alice, toute jeune, espiègle et timide à la fois, n'avait pas voix au conseil, l'autre, Sydonie, rêvait un peu pendant que ses compagnes causaient, et regardait alternativement les broderies étalées sur la table et la lune qui se levait aux cieux, partagée entre un très-réel amour pour la terre et l'affectation romantique qui devenait à la mode.

« Pas de diamants ! répéta Albertine.

— Peut-être, dit Alice avec gravité, M. Lavaux ne s'est pas prononcé.

— Parce que Thérèse ne lui a pas demandé. Mais à quoi penses-tu, Thérèse ?

— A tout autre chose.

— La corbeille n'est pas une petite chose cependant ! s'écria Alice : j'ai vu celle de ma sœur, elle était superbe : deux cachemires, un fil de perles, des dentelles noires ! ah ! j'en voudrais une comme cela.

— Mais comment envisages-tu le mariage ? dit Albertine revenant à son sujet.

— Le catéchisme le dit, répondit Thérèse en riant, c'est une union pour servir Dieu et arriver à la vie éternelle.

— Très-beau ! mais c'est aussi une communauté d'intérêts. Toi, par exemple, tu apportes un superbe trousseau, M. Lavaux te doit en retour une belle corbeille.

— Il me doit ! si donc !

— Oh ! tu l'aimes ! dit Sydonie avec vivacité, tu l'aimes, n'est-ce pas ? tu y penses sans cesse ? tu ne vois que lui ?

— Est-ce vrai que madame Lavaux, la mère, t'a donné le portrait de M. Henri ? demanda la curieuse Alice.

— Très-vrai : une miniature de madame de Mirbel.

— Oh ! que cela a dû te faire plaisir ! dit encore Sydonie en levant les yeux au ciel.

— Et où est-il, ce portrait ? Je parie que je le trouverai. »

En disant ces mots, Alice tira sournoisement une chaînette d'argent que Thérèse portait au cou, en s'écriant :

« Le voilà ! »

Mais elle fut désappointée ; à la chaînette étaient attachés un petit crucifix et un médaillon renfermant une boucle de cheveux bruns.

« Mesdemoiselles, je vous prends à témoin de l'indiscrétion d'Alice ; elle a voulu connaître mes secrets, mais je n'en ai pas.

— Sont-ce au moins ses cheveux ? demanda Sydonie.

— Non, certes, ce sont les cheveux de mon pauvre père, que j'ai à peine connu.

— Mais tu n'aimes donc pas M. Lavaux et tu l'épouses ! s'écria Sydonie avec une espèce d'indignation qu'une héroïne de théâtre lui aurait enviée.

Thérèse se recueillit un instant, et dit avec calme : « N'est-ce pas l'aimer que d'avoir en lui une confiance entière, d'envisager avec joie un avenir partagé avec lui, et de regarder comme un bonheur de le soigner, de le prévenir dans la santé comme dans la maladie, dans les jours de gaieté comme dans les jours de peine ? Puisque vous voulez pénétrer les replis de mon cœur, voilà ce que je sens pour celui dont je dois être la femme : peut-il en être mécontent ? »

— Non certainement ! s'écria la petite Alice, tu es très-bonne, toi, Thérèse, et je te demande pardon d'avoir tiré ta chaîne et ta petite croix.

— Tu es pardonnée.

— Et il t'aime aussi et ainsi ? c'était Sydonie qui posait la question.

— Je le crois fermement.

— Et ta dot ? dit Albertine avec un sourire, elle n'y est pour rien ? »

Thérèse allait répondre un peu vivement, un peu tristement peut-être, car ces attaques successives la

blesaient dans la délicatesse de son cœur, mais elle fut interrompue. Madame de Jouhet venait d'entrer, et les jeunes filles se levaient pour la saluer. La mère de Thérèse avait été belle, elle était demeurée élégante, aimable, et mère de deux grands enfants, elle paraissait toucher à peine à l'âge mûr. Elle fit aux amies de sa fille le plus gracieux accueil, et la conversation s'engagea, vive et légère, sur les petites nouvelles du jour, sur le trousseau encore étalé et la toilette de noces, que l'on discuta en conseil. Le soir était tout à fait venu, les domestiques apportèrent les bougies et le thé, on rit, on causa encore jusqu'au moment où les voitures et les femmes de chambre furent arrivées. Thérèse reconduisit ses amies jusqu'au seuil du cottage, et échangea avec elles les derniers bonsoirs ; puis, elle remonta vite. Sa mère était encore au salon : elle était assise, le coude appuyé sur la table, et cachait dans sa main son visage, si souriant tout à l'heure, et maintenant, inondé de larmes :

« Oh ! maman, qu'avez-vous ? qu'y a-t-il ? s'écria Thérèse effrayée. Parlez-moi ! »

— Ce n'est rien dit-elle avec effort, demain, demain, tu sauras tout.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

TANTE GERTRUDE

I



'ÉTAIT le 25 mai 1830. La rade de Toulon avait ce jour-là l'aspect d'une ville flottante, tant elle était couverte de vaisseaux de ligne, de frégates pavoisées, de bâtiments de toute espèce destinés à porter, sur la rive africaine, les braves soldats qui allaient venger la chrétienté de dix siècles de déprédations et d'insultes, et doter leur patrie d'une de ses plus belles conquêtes.

Depuis plusieurs jours, déjà, des milliers d'étrangers arrivaient de toutes les parties de l'Europe pour être témoins du départ de la flotte ; les hôtels regorgeaient de voyageurs, et la plus petite chambre, ayant une fenêtre avec vue sur le port, était avidement recherchée.

Dans une des plus belles de ces chambrettes, louées à des prix exorbitants, deux femmes étaient tristement assises sur le canapé. L'une d'elles, petite blonde aux yeux bleus, à la taille frêle, au teint délicat, paraissait en proie à une affliction profonde ; la tête appuyée sur ses mains, elle demeu-

rait absorbée dans des réflexions douloureuses ; cependant le moindre mouvement dans la pièce voisine, le bruit d'un pas léger retentissant dans l'escalier la faisait tressaillir au point de rendre visibles les battements de son pauvre cœur.

L'autre dame, plus âgée, plus calme dans son attitude, lisait dévotement un chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et n'interrompait sa lecture que pour attacher de temps en temps sur sa compagne un regard plein de compassion et de tendresse, mais sans chercher à lui offrir des consolations qui lui paraissaient inopportunes.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, un jeune officier se précipita dans la chambre, prit à peine le temps de saluer madame d'Estemont, et, courant à Elisabeth qui s'était levée subitement à son approche, il la serra sur son sein. Un éclair de bonheur brilla alors dans les yeux de la jeune femme, ses joues, froides et pâles comme le marbre du tombeau se colorèrent d'une teinte rosée ; mais cette joie s'évanouit comme une lueur fugitive, et cachant son visage dans ses mains, elle se prit à sangloter.

« Voyons, Elisabeth, soyez raisonnable, dit l'officier en effleurant de ses lèvres les blonds cheveux

de sa jeune femme, ces choses-là arrivent tous les jours : une guerre, un voyage, un événement quelconque sépare les époux les mieux unis, on se console en s'écrivant de longues lettres, et l'on est au retour plus heureux que jamais !

— Pouvions-nous l'être davantage ? murmura Elisabeth ; que nous manquait-il dans notre beau château, près de notre excellente mère et de mon frère chéri ?

— Pouvais-je résister à la voix de l'honneur ? reprit Victor de Roisé ; lorsque j'ai su que nous allions avoir la guerre, et que mon régiment serait désigné pour faire partie de cette expédition, moi, qui avais servi dix ans sans avoir eu la chance de tirer mon épée du fourreau, j'ai désiré faire au moins cette campagne, et j'ai retiré ma démission, qui, par bonheur, n'était point encore partie.

— Oh ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime ! » s'écria la jeune femme.

Madame d'Estemont s'était approchée de la fenêtre pour éviter de se mêler à la conversation et pour laisser aux deux époux plus de liberté ; elle affectait de regarder attentivement ce qui se passait sur le quai, mais ses yeux voyaient à peine, ses oreilles n'entendaient qu'à demi le bruit et les mouvements de la foule, elle ne pensait qu'au chagrin de son enfant, de cette fille bien-aimée qu'elle avait élevée avec tant de soins et d'amour, se réservant les peines et les inquiétudes de la vie, écartant sous les pas d'Elisabeth toutes les pierres du chemin. Peut-être dans ce moment se repentait-elle, au fond de son cœur, d'avoir laissé cette jeune âme s'amollir dans les délices d'une trop douce existence, de l'avoir mal préparée aux épreuves inévitables de la vie ; peut-être regrettait-elle d'avoir mis la main de sa chère enfant dans la rude main de ce soldat intrépide, mais à coup sûr il lui fallait toute sa force d'âme, tout son courage de chrétienne pour pardonner à son gendre les larmes qu'il faisait verser.

II

Victor de Roisé n'était cependant point aussi coupable qu'il le paraissait aux yeux de sa femme et de sa belle-mère. Fils unique d'un homme que sa bravoure avait élevé au grade de général, il était né pour ainsi dire au milieu des camps. Le bruit du tambour fut le premier bruit qui frappas ses oreilles, les exercices militaires étaient ses jeux favoris, et l'enfant, au sortir du berceau, rêvait déjà de conquêtes et de gloire. L'âge et l'éducation accrurent encore cette ardeur martiale qui charmait le vieux général et qui lui faisait souvent oublier le poids de ses années et de ses blessures ; et, lorsque Victor sortit de Saint-Cyr, tout fier du brillant uniforme qui dessinait sa taille élégante et relevait sa bonne mine, il n'était point de grade si éminent, d'illustration militaire si éclatante qui fût au-dessus de ses espérances.

Le général était mort peu de temps après, emportant dans la tombe ces douces illusions, mais Victor les avait vu s'affaiblir par degrés et disparaître l'une après l'autre, comme les feuilles qui jaunissent et se fanent sur leurs branches et qui tombent ensuite sans résistance au premier souffle

de l'hiver. Un profond découragement s'empara alors de son esprit, il laissa de côté les études sérieuses qui auraient continué d'être pour lui une utile occupation, quoique l'application n'en fût pas immédiate, et il demanda aux plaisirs bruyants de la vie de garnison l'apaisement de la fièvre d'ambition dont il n'était pas bien guéri. Ces plaisirs écorèrent sa fortune et gaspillèrent son temps, mais ils ne comblèrent point le vide de son âme.

Une vieille tante chargée de ses affaires, à laquelle il écrivait régulièrement tous les mois, et de plus chaque fois qu'il avait besoin d'argent, s'effraya un jour de l'activité extraordinaire que prenait cette correspondance ; elle relut attentivement les dernières lettres de Victor, et, devant son état moral, elle lui écrivit ce qui suit :

« Cher neveu,

« M. Lormel, mon notaire et le vôtre, ne vous envoie point la somme d'argent que vous demandez, parce qu'il a calculé que vous avez mangé d'avance trois années de vos revenus, et qu'il éprouve quelque scrupule, le pauvre bonhomme, à faciliter ainsi votre ruine. S'il vous plaît cependant de vous mettre sur la paille, c'est un droit qu'on ne saurait vous contester ; mais je connais un meilleur remède au mal dont vous êtes atteint, venez me voir, et je vous dirai mon secret. »

Après avoir parcouru cette épitre, Victor l'enfonça dans sa poche avec humeur, prit son schako et se rendit au café pour y faire une partie de billard ; mais n'y trouvant point les camarades qu'il avait l'habitude d'y rencontrer, il s'assit philosophiquement devant la porte, et, allumant un cigare, il s'occupait pendant une heure à en jeter la fumée aux passants. Les passants étaient rares ce jour-là, car le froid commençait à se faire sentir, et les belles dames du pays étaient restées au coin de leur feu. Au troisième cigare, Victor étouffa un bâillement, et, mettant la main dans sa poche pour y puiser de nouvelles munitions, il en retira la lettre de sa tante toute chiffonnée et puant déjà le tabac.

« Au fait, dit-il en la relisant avec attention, si j'allais à Evaux, je ne m'y ennuierais pas plus qu'ici, et je ferais plaisir à cette excellente tante Gertrude, qui a été si bonne pour moi quand j'étais enfant. »

Il se fit apporter une plume et du papier, et griffonna sur le coin d'une table la demande d'un congé.

Trois jours plus tard, à quatre heures du soir, Victor de Roisé disait adieu à ses camarades et prenait place à la diligence, entre une douairière, accompagnée de son carlin, et un gros monsieur porteur de trois paniers de pommes. Le trajet fut silencieux, mais il se termina sans accident ; le carlin dormit profondément sur les genoux de sa maîtresse, le gros monsieur, après avoir offert une prise de tabac à ses voisins, ronfla une partie de la nuit en appuyant sa tête sur l'épaule de Victor, qui regardait les étoiles, en songeant au secret qui allait lui être révélé.

Le lendemain, au point du jour, les voyageurs mettaient pied à terre, fort satisfaits du conducteur qui leur avait fait faire vingt lieues de chemin en douze heures de temps.

Mademoiselle de Roisé reçut Victor à bras ouverts, et, si elle ne tua pas le veau gras, comme le père de l'enfant prodigue, elle se mit en frais de toutes sortes de cajoleries et de petits soins pour rendre sa maison agréable à son neveu. Celui-ci, dont le cœur était moins desséché qu'il ne se plaisait à le croire, ne put se défendre d'un vif sentiment de plaisir en retrouvant sa bonne tante et en revoyant les lieux chéris où s'était écoulée son enfance.

On était à l'époque où, grâce au *René* de Chateaubriand, aux *Poésies* de lord Byron, aux *Méditations* de Lamartine, les vagues rêveries, les douleurs mystérieuses de l'âme, l'ennui de l'existence et autres gentillesques du même genre avaient succédé aux prétentions philosophiques du dix-huitième siècle. Victor avait subi à son insu cette facheuse influence de la littérature moderne ; il tenait à sa réputation d'homme blasé, de génie incompris, comme ses pères tenaient jadis à leur titre de gentilhomme ; aussi ne se livra-t-il point sans réserve au charme de se retrouver dans l'atmosphère bienfaisante de la famille et du pays natal ; il croyait se devoir à lui-même de conserver quelque chose de sa superbe indifférence pour les intérêts de la vie commune, et de ne point adoucir entièrement la sombre expression de ce regard profond qui lui donnait une vague ressemblance avec les héros des romans en vogue ; cependant il se prêta de bonne grâce à tous les désirs de mademoiselle de Roisé, et il l'accompagna dans ses visites aux environs.

« Eh bien ! lui dit-elle un jour qu'ils venaient de dîner chez l'heureuse mère d'une grande et belle fille de dix-huit ans que l'on disait fort riche, vous n'avez donc pas envie de savoir mon secret pour vous guérir de vos humeurs noires ? »

— Ce secret serait de rester auprès de vous, répondit-il affectueusement en baisant la main ridée de la vieille fille.

— Vous êtes un aimable garçon, quand vous voulez vous en donner la peine, dit mademoiselle Gertrude attendrie ; mais parlons sérieusement, mon neveu, que pensez-vous de mademoiselle de Valbelle ? Ne trouvez-vous pas qu'avec sa taille élégante, ses grands yeux noirs et ses trois cent mille francs de dot elle pourrait faire une dame de Roisé fort convenable ?

— Vous voulez me marier ? s'écria Victor avec surprise.

— Pourquoi non, mon neveu ? répondit la vieille dame ; c'était là, ne vous en déplaît, le remède héroïque que je tenais en réserve pour votre guérison.

— Mais, y pensez-vous, chère tante ? Puis-je tromper la personne à laquelle j'offrirais ma main ? et, si je découvre l'état de mon âme, quelle femme jeune encore voudrait unir son existence à celle d'un homme méconnu, destiné à végéter indéfiniment dans les derniers rangs de l'armée, et dont les déceptions et les dégoûts ont vieilli le cœur avant l'âge.

— A moins d'épouser des sexagénaires, ne faut-il pas que les jeunes filles se résignent à prendre un homme blasé et incompris, puisqu'il est con-

venu que vous l'êtes tous, dès votre dix-huitième année ? répondit en riant la vieille demoiselle.

— Ah ! méchante tante, comment pouvez-vous vous moquer ainsi de votre pauvre neveu ?

— Excusez-moi, mon cher Victor, reprit-elle avec une feinte componction, mais lorsque je vois vos yeux brillants, votre épaisse chevelure, votre teint fleuri, votre taille souple et robuste, lorsque vous causez avec moi de bonne amitié, riant même et fort souvent, il me semble toujours que vous êtes encore jeune de corps et d'esprit ; je me trompe sans doute, mais c'est plus fort que moi, voyez-vous. Du reste, je croyais vous faire plaisir en vous offrant une femme jeune et belle ; cela ne vous convient pas, n'en parlons plus, mon neveu.

La bonne tante tint parole, les dîners, les visites aux anciens amis, les promenades à la campagne continuèrent comme auparavant, mais il ne fut plus question de mariage ; Victor y pensait cependant, la proposition de mademoiselle de Roisé avait éveillé une corde sensible qui vibrait doucement dans son cœur.

« Voilà longtemps que vous n'avez été voir votre protégée, mademoiselle de Valbelle, dit-il un jour à sa tante.

— Que vous importe, puisque vous ne voulez pas vous marier, dites-vous ? »

— Avec elle, non, ma tante, mais il y a d'autres jeunes filles dans le pays. »

Mademoiselle de Roisé regarda son neveu dans le blanc des yeux.

« De qui voulez-vous parler ? lui dit-elle ; Palmyre Durieu a passé la trentaine, la petite Amanda n'a pas le sou, je vous en préviens, Charlotte est laide à faire peur, ce n'est donc pas d'elles qu'il est question.

— Cherchez encore, dit le jeune homme.

— Vous ne sauriez penser à Cécile Durand ? reprit mademoiselle de Roisé dont la physionomie s'assombrit tout à coup ; elle est grande et bien faite, mais l'origine de sa fortune n'est pas pure.

— Je ne la connais même point.

— Alors il faut que ce soit avec moi que vous voulez vous marier, car il n'y a pas d'autre demoiselle dans le pays.

— Eh quoi ! ma tante, vous nommez l'une après l'autre toutes les jeunes filles des environs, et vous oubliez la perle, le diamant d'Evaux, l'ange aux cheveux blonds que nous rencontrons tous les dimanches à la messe, mademoiselle d'Estemont enfin !

— Elisabeth d'Estemont, dit en riant la tante, peut être à votre choix une perle, un diamant ou un ange, mais à coup sûr ce n'est point une femme, c'est tout au plus une charmante enfant, qu'il faut laisser à sa poupée.

— Elle a dix-sept ans, ma tante.

— Elle en aurait vingt qu'elle ne vous conviendrait pas, mon neveu.

— Il y a donc de graves empêchements ? Vous savez quelque chose de mal sur son compte ? reprit-il avec vivacité.

— Ne dites donc pas de pareilles absurdités, mon cher ; Elisabeth est la pureté et la sagesse même ; sa mère est une honnête femme, et sa famille une des plus honorables du pays.

— Alors elle est engagée à un autre ?

— Pas le moins du monde. Qui aurait déjà pensé à cette chétive créature, aussi faible d'esprit que de corps, répondit M^{re} de Roisé en levant les épaules.

— Mais elle cause fort bien, ma tante.

— Qui vous dit le contraire, mon neveu ?

— Vous la trouvez faible d'esprit ?

— Je voulais dire qu'elle n'a aucune force de caractère, je l'ai vu pleurer sur la destruction d'un nid d'oiseau, et avoir une attaque de nerfs parce que son chien s'était cassé la patte.

— Cela prouve un bon cœur.

— Sa mère l'a élevée avec des raffinements difficiles à croire, jamais un homme mortel ne pourra se hausser à cette hauteur dans la région du tendre, à cette exquise sentimentalité qui me paraît, à moi indigne, l'exagération d'un bon sentiment. Cependant, si celui qui deviendra son mari ne parvient pas à se monter à ce diapason, elle le trouvera froid et insensible, et, s'il lui donne quelque grave sujet de chagrin, elle en perdra l'esprit.

— Si je la prenais pour femme, croyez bien, chère tante, que ce serait avec la résolution de la rendre parfaitement heureuse.

— Je vois que vous avez réponse à tout, dit en souriant mademoiselle de Roisé. J'avoue que je ne vous aurais pas cru capable d'avoir du goût pour cette petite ; mademoiselle de Valbelle, avec sa belle dot, son caractère décidé et sa santé brillante, me paraissait bien mieux votre affaire ; c'est une personne sage, raisonnable et qui aurait élevé vos enfants de manière à perpétuer dignement votre race ; mais enfin, c'est vous et non pas moi qu'il s'agit de marier, il est donc juste que vous ayez voix au chapitre et même que votre avis y prédomine. Mademoiselle d'Estemont vous plaît, dites-vous, je la connais moins que l'autre, mais elle est de bonne maison, sa fortune est convenable, elle fait la révérence, elle touche du piano et parle italien comme toutes les jeunes filles de son âge ; je ne vois pas pourquoi je vous refuserais mon consentement, dont vous pourriez, du reste, vous passer ; je vous le donne donc de tout mon cœur, d'autant mieux qu'Elisabeth est élevée chrétiennement, ce qui est le principal après tout ; il ne vous reste plus qu'à faire sa conquête, et ce n'est peut-être pas chose facile, car il faudra plaire à sa mère d'abord et à elle ensuite. Chez madame de Valbelle on aurait pesé sagement les avantages et les inconvénients de notre alliance ; votre fortune, vos espérances, votre position sociale, et, vos qualités personnelles venant en aide, par-dessus le marché et faisant pencher la balance, j'étais presque sûre du résultat. Après de madame et de mademoiselle d'Estemont, au contraire, votre fortune et la promesse de mon héritage ne vous seront pas d'un grand secours ; ces dames ne s'occuperont que des avantages qui vous appartiennent en propre, et, comme elles n'auront guère le temps de vous connaître à fond, tout dépendra de l'impression que vous produirez sur elles ; dressez donc vos batteries en conséquence, et entrez en campagne au plus vite. »

Victor profita des conseils de sa tante, il avait tout ce qu'il fallait pour plaire, il était brave, loyal, chevaleresque ; et, comme il aimait réellement

mademoiselle d'Estemont, il lui fut facile de se montrer sensible et tendre plus qu'il ne l'était habituellement. Sa recherche fut donc agréée, et le mariage se fit à la satisfaction des deux familles, car Elisabeth, avec sa douceur angélique, sa candeur virginale et sa grâce ingénue, n'avait pas tardé à gagner le cœur de la vieille tante. Tout fut donc joie et bonheur dans les premiers mois de cette union. Victor avait franchement abandonné son rôle de génie incompris, comme on rejette un vêtement usé et ridicule ; puisant une vie nouvelle dans les timides regards de sa douce enchanteresse, il oubliait l'ambition qui l'avait rendu malheureux, et respirait à pleine poitrine l'air salubre de la vie de famille et des affections intimes. Mademoiselle de Roisé était ravie, car elle aimait son neveu de toutes les forces de son âme généreuse, et madame d'Estemont ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son gendre. Cependant le congé dont il jouissait était sur le point d'expirer, et il venait d'écrire à son colonel pour le prier de faire agréer sa démission, lorsque l'expédition d'Alger fut résolue et le 28^e de ligne désigné pour en faire partie. Il ne prit conseil de personne, il déclara que l'honneur lui faisait un devoir de rejoindre son régiment dans le plus bref délai, et Elisabeth désespérée mais ne trouvant rien à objecter dans une question d'honneur et de devoir, voulut au moins accompagner son mari et demeurer avec lui jusqu'au dernier moment. Il approchait ce moment terrible dont la seule pensée lui avait coûté tant de larmes ; jusqu'alors, tout en se livrant à sa douleur, la jeune femme osait quelquefois se flatter qu'un événement imprévu lui épargnerait le chagrin de cette cruelle séparation, que l'expédition serait retardée, que la paix se ferait ; mais rien de tout cela n'était arrivé comme elle le souhaitait. Victor, embarqué depuis la veille, avait passé la nuit à bord, et la visite qu'il lui avait promise devait être son dernier adieu.

III

Elisabeth avait compté avec anxiété les semaines, les jours, les heures qu'elle avait encore à vivre auprès de son mari ; ses appréhensions avaient épuisé son courage, et maintenant qu'il ne lui restait plus que quelques minutes, cet adieu, dont elle avait craint d'être frustrée, devenait plus cruel que l'absence. Cependant, au dernier moment, une pensée pieuse éclaira son doux visage et suspendit le cours de ses larmes.

« Cher Victor, dit-elle à l'officier, en ôtant de son cou un petit scapulaire de drap brun, sur lequel était cousue l'image de la sainte Vierge, portez ceci en l'honneur de la mère de Dieu, j'espère qu'elle veillera sur vous, et cette idée me fera du bien quand vous serez loin de moi. »

Victor prit le scapulaire, en souriant avec une légère teinte d'ironie, car on était à une époque où les jeunes hommes se perdaient volontiers dans les nuages, mais élevaient rarement leurs pensées jusqu'aux cieux ; où peu de jeunes gens d'un certain monde avaient le courage de s'avouer franchement chrétiens.

« Me promettez-vous de le porter jusqu'à votre retour ? dit Elisabeth avec instance.

— Je vous le promets ! » répondit l'officier en la pressant vivement sur son cœur.

Un coup de canon s'était fait entendre, c'était le signal du départ ; la jeune femme l'enlaga de ses bras comme pour le retenir malgré lui, mais il se dégagea doucement de cette étreinte, baisa la main de sa belle-mère et s'enfuit joyeux et triste à la fois.

Madame d'Estemont reçut sa fille dans ses bras et mêla ses larmes aux siennes ; toutes deux, s'approchant ensuite de la fenêtre, aperçurent le canot de l'*Amphytrite* qui emmenait leur bien-aimé ; il s'éloignait à force de rames ; il atteignit bientôt la frégate, et le jeune officier s'élança sur le pont.

Le plus magnifique spectacle se déroulait alors aux yeux de la foule enchantée. Le soleil s'élevait dans les cieux ; ses rayons, dont aucun nuage ne voilait la splendeur, semblaient embraser l'horizon, et ce torrent de lumière faisait étinceler les flots d'azur.

Sur cette mer, calme et majestueuse, s'élevait une forêt de mâts ; plus de six cents bâtiments appareillaient dans la rade, l'air frais du matin agitait doucement leurs banderolles flottantes et les plis ondoyants des drapeaux. Une quantité prodigieuse de barques légères, toutes remplies de jeunes gens et de femmes élégantes sillonnaient la mer en tous sens ; tous les regards étaient attachés sur le vaisseau amiral. Enfin, le signal est donné, les bâtiments s'ébranlent, la musique de tous les corps se fait entendre à la fois, et cette bruyante symphonie, s'élevant du sein des eaux, retentit de toute part dans les airs. Les acclamations de cinquante mille spectateurs, les chants des soldats, les souhaits de retour se mêlent à la marche guerrière, les blancs mouchoirs s'agitent dans l'espace pour porter un dernier adieu à un parent, à un ami ; un vent favorable gonfle les voiles, les vaisseaux fendent l'onde et glissent doucement sur son sein.

Dans ce moment suprême une vieille femme,

pauvrement vêtue, qui depuis le matin se tenait assise sur une borne, sous la fenêtre de madame d'Estemont, se leva tout à coup comme hors d'elle-même, et le visage couvert de larmes, les bras étendus vers la mer, les yeux levés vers le ciel :

« Ils me ramèneront mon fils ! s'écria-t-elle, mon pauvre Jacques, prisonnier depuis tant d'années, et je l'embrasserai encore avant de mourir !... qu'ils soient bénis nos braves soldats ! »

Non loin de cette pauvre mère, un homme du peuple, les bras croisés sur sa poitrine, regardait la vieille femme et gardait un morne silence ; mais ses yeux étincelants trahissaient sa pensée ; lui aussi bénissait les guerriers dont les exploits allaient venger la mort de son frère, massacré, six mois auparavant, par des pirates algériens ; lui aussi faisait des vœux ardents pour le succès de nos armes. Partez donc, valeureux fils de la France, vengez votre noble patrie, rendez des enfants à leurs mères, des maris à leurs femmes !

Ils étaient partis en effet. La foule s'était dispersée, les petites barques rentraient dans le port, les plus gros vaisseaux ne paraissaient plus qu'un point blanchâtre à l'horizon ; l'artisan retournait à ses travaux, le bourgeois à sa famille, la vie reprenait son cours ordinaire ; mais, appuyée sur la fenêtre, la triste Elisabeth restait constamment à la même place, malgré l'ardeur des rayons de midi qui dardaient sur sa tête blonde. C'est que ses yeux perçants apercevaient encore la frégate qui portait son mari, ce bâtiment était pour elle la flotte entière, elle n'avait remarqué que lui dans le port. — Enfin, quand il lui fut impossible de le distinguer dans l'espace, elle regarda la mer comme pour y chercher quelque trace du passage de la frégate ; la mer était partout unie et transparente comme une glace : pas le plus léger sillon d'écume ne trahissait le passage de ces maisons flottantes qui se balançaient naguère à sa surface.

« Tout a disparu comme mon bonheur, » dit-elle. Et elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

Comtesse de LA ROCHE.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

LES SOUHAITS DE L'ANNÉE — DISCOURS DE M. DE FALLOUX — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES COMPOSITIONS DE 1865 — ALMANACH MUSICAL — RÉÉDITION DES SOLFÈGES DU CONSERVATOIRE.

L'an dernier, à pareille époque, nous étions dans une grande perplexité : il s'agissait, par quelque com-

binaison machiavélique, de vous faire agréer nos vœux, nos souhaits et nos compliments de bonne année, sans l'addition traditionnelle des cadeaux et des bons-bons. Les fleurs de notre rhétorique, qui, comme les roses de Malherbe, ne vivent, hélas ! qu'un matin, se fanaient sur leurs tiges, sans exhaler le moindre parfum. Je ne sais quelle odeur mauseabonde, montant des fanges parisiennes, nous prenait à la gorge et y empoisonnait nos inspirations. Une sorte de colère

sourde, née sans doute de notre impuissance, changeait nos bonnes intentions en une irritabilité hargneuse. Alors, nous en prenant au facteur, au portier, à la cuisinière, au valet de chambre, nous improvisons tout un vocabulaire de railleries contre le régiment des subalternes, qui, à chaque 1^{er} janvier, avance d'une station vers le paradis de la fortune. Tout cela ne prouvait qu'une chose : c'est que nous ne trouvions pas sous notre plume revêché de formules assez solennelles pour s'élever à la hauteur de la circonstance.

Cette année il n'en sera pas ainsi, chères lectrices; nous ne creuserons plus laborieusement notre cervelle pour en extraire d'agréables fadeurs. Nous commencerons par vous souhaiter sincèrement et sans euphémisme une santé florissante, une conscience saine, une bonté d'ange, et tous les rayons de soleil que peut verser sur vos jeunes têtes le monde au milieu duquel vous opérez votre traversée terrestre; mais ce n'est pas tout; non vraiment! notre désir bien réfléchi et pourtant bien ardent, c'est qu'il se passe en vous une soudaine et radicale métamorphose. Ne vous emportez pas, ô filles d'Eve! Il ne s'agit pas ici de vous changer en chauves-souris, en salamandres, ni même en rossignols ou en pâquerettes. Nous perdriions beaucoup trop à la transformation. Mais il s'agit de substituer à vos toilettes extravagantes des toilettes simples et de bon goût. Pourquoi ce culte de l'étrange, cet enthousiasme de la mascarade, ce fétichisme de l'aberration? Que trouvez-vous d'harmonieux, de noble, de doux au regard, dans ces accoutrements bizarres qui rivalisent de ridicule? Quand il nous tombait sous la main, il y a quelques années, des dessins de modes du directoire, nous poussions des rires désordonnés, en nous demandant comment des êtres doués de quelque intelligence pouvaient s'affubler de la sorte; et voici, mesdames, que vous dépassez tout ce que la fantaisie grotesque de ce temps a imaginé de plus impossible! Mais, répondez-vous en chœur, il faut bien suivre la mode! Non, certes, quand la mode déguise une femme en sauvage ou en saltimbanque. Des vêtements d'une ampleur raisonnable, des coiffures qui n'imitent ni le dôme des Invalides, ni l'obélisque de Luxor, des chapeaux qui ne soient pas des bonnets de grisettes, perchés sur le coin de l'oreille, des boucles d'oreilles qui ne ressemblent en rien à des lustres ou à des roues de voiture, des robes qui ne rappellent pas le ballon de M. Nadar, enfin des corsages qui ne soient ni des gilets ni des habits masculins, est-ce donc impossible à trouver, dans la science inventive de la coquetterie intelligente? On achète des cheveux, on achète des cercles d'acier, on achète de la poudre blanche, on se surcharge, on se gonfle, on se teint, et puis après où est la femme? cherchez, vous serez bien fin si vous la découvrez sous ces avalanches de mille couleurs! Plus de teint, plus de formes à soi : tout est emprunt. O désesse du bon goût! dans quel profond abîme es-tu donc tombée? Allons, jeunes filles, ayez un peu de courage, et sauvons du naufrage l'infortunée qui se noie!

Nous souhaitons encore, chères lectrices, que celles de vous qui s'occupent de musique deviennent de bonnes, de sérieuses, de véritables musiciennes, afin que l'art divin auquel vous consacrez vos heures ne rougisser pas de ses disciples. Nous souhaitons que

vous ayez toujours, sur un coin de votre piano, l'admirable discours que vient de prononcer M. de Falloux sur la musique, et que vous relisiez chaque jour ce morceau d'éloquence dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici qu'un court fragment.

« Ce que je vous apporte ici, dit M. de Falloux devant une nombreuse assistance, présidée par Mgr l'évêque d'Angers, c'est l'apologie ardente et convaincue de la musique, de la musique non-seulement comme l'un de nos délassements les plus doux, mais comme un instrument efficace et puissant de moralisation pour l'individu, de civilisation pour les peuples. Peut-être, cependant, aurais-je hésité devant cette thèse, peut-être aurais-je craint qu'elle ne parût pas conforme à l'imposante gravité de cette assemblée, si je n'avais pas mémoire d'un mandement de notre vénéré évêque, dans lequel, avec une rare intelligence des besoins de notre esprit et un zèle inépuisable pour la consolation de nos cœurs, il trace à grands traits l'histoire de la musique à travers toutes les phases de la destinée humaine. Il nous apprend que le premier accord des instruments fut contemporain de Jubal, le petit-fils de Cain, que j'aime mieux en cette occasion nommer le petit-neveu d'Abel. Il nous montre l'inspiration musicale s'unissant à l'inspiration divine dans les psaumes du roi David, dans les solennités de Moïse, dans les prophéties de Joad, accompagnées par les harpes d'Israël avant d'être répétées sur la lyre de Racine. Il nous montre ensuite la musique s'introduisant dans les institutions nationales, protégée par Charlemagne, consacrée par Saint Grégoire et par Saint Ambroise; faisant couler de salutaires larmes des yeux du futur évêque d'Hippone, prenant place dans les délibérations du concile de Trente, occupant la solitude du grand évêque de Meaux, et devenant enfin populaire dans notre siècle, grâce aux ingénieuses méthodes et à l'admirable dévouement de Choron.

» Et en effet, messieurs, l'Eglise ne s'est pas plus trompée sur la musique que sur les autres auxiliaires appelés par elle à concourir au culte chrétien. La musique est bien réellement la langue spiritualiste par excellence, la langue qui éveille et qui résume nos instincts les plus élevés, et dont l'action propre est de faire prévaloir les penchants délicats sur les penchants vulgaires; Bossuet, qui a tout dit, a dit un jour : « Je sens mon cœur plus grand que le monde. » Eh bien! messieurs, le plus humble d'entre nous a pu dire aussi, à certaines heures de sa vie : Je sens mon imagination, ma pensée plus grandes que toutes les langues humaines. Et cela est vrai : quelle que soit la puissance du langage, sa précision même lui sert de limites, et les règles fixes auxquelles il est assujéti lui tracent en même temps d'infranchissables frontières. Mais là où commence le domaine de l'indéfini et de l'infini, là commence le règne, le charme, la magie de cette langue des sons qu'on appelle la musique. Ces élans de l'enthousiasme et ces abattements de la douleur, ces troubles intimes, ces cris inarticulés du cœur quand la passion surabonde, ces extrêmes joies et ces suprêmes gémissements, qui tour à tour dilatent l'âme, l'oppressent, la soulèvent et menacent de la faire éclater si elle ne les répand au dehors, trouvent dans la musique une issue, une expansion, une sphère sans bornes pour les recevoir et leur ouvrir libre carrière, un organe idéal pour

les interpréter, en deviner jusqu'aux moindres nuances, et nous les restituer ensuite épurés, calmés, transformés. Telle lutte intérieure, qui n'attendait qu'un dernier effort de courage, s'est terminée dans cette région intermédiaire entre la terre et le ciel, et, là où on ne cherchait que le plaisir de l'esprit, la conscience, brisant ses liens, s'est sentie tout à coup victorieuse et libre.

» Comment la musique ne serait-elle pas une langue supérieure à toutes les autres, puisqu'elle semble comme l'expression préférée et l'interprète naturel de tous les élans supérieurs à la nature humaine? S'il y a quelque chose d'explicable en ce monde, l'égoïsme habituel de l'homme étant donné, c'est le dévouement du soldat acceptant résolument un ministère qu'il n'a pas choisi, immolant sa volonté avant de sacrifier sa vie, et n'admettant ni une réserve ni un refus quand on lui dit : L'honneur le veut. Et ce langage de l'honneur, cet appel souverain du patriotisme, qui le fait entendre à l'heure décisive? la musique. C'est elle qui lui dit : La mort est là : il faut la donner ou la recevoir. Il faut marcher, il faut courir. C'est elle qui l'entraîne au plus épais de la mitraille. C'est à ses accents qu'il est vainqueur sans colère ou qu'il tombe sans murmure.

» A côté de la patrie et du soldat, il y a quelque chose de plus imposant, de plus dominateur encore, c'est la religion et le prêtre. La musique atteint ces hauteurs comme toutes les autres. Là encore l'homme l'appelle à l'heure de ses plus profondes émotions. Elle lui répond, elle le soutient, elle le console, elle l'élève au-dessus de lui-même. Lorsque l'homme veut adresser à Dieu les plus belles paroles qui puissent sortir de ses lèvres : *Gloria in excelsis*; *De Profundis clamavi ad te, Domine*; *Domine, exaudi vocem meam*, il confie ces paroles à la musique. Et quand l'Eglise, à son tour, veut faire entendre au chrétien prosterné les menaces de la colère céleste ou s'associer aux plus saintes douleurs, elle entame ou s'associe aux plus saintes douleurs, elle entame à pleine voix et fait résonner sur l'orgue le chant redoutable du *Dies ira*, ou l'incomparable lamentation du *Stabat Mater dolorosa*. »

Que faut-il penser de l'année 1865 en ce qui concerne les compositions musicales? beaucoup d'appelés et peu d'élus, telle est, hélas! ce qui arrive dans toutes les régions du ciel, du monde et de l'art! malgré le bruit européen de l'Africaine, malgré les beautés magistrales de l'œuvre, mêlées à quelques défaillances, nous revenons toujours à la *Flûte enchantée*, de Mozart, joyau charmant d'une autre époque, perle rose à côté de laquelle nous rougissons de n'avoir à montrer que des pierres de faible valeur. *Macbeth*, cependant, contient de fort belles pages trop peu connues. Le *Saphir*, que nous avions attendu avec impatience, comme un bijou de bon éloi, n'a brillé que de quelques feux, dont d'épais nuages obscurcissent le rayonnement.

Certes, il y a de jolis airs, d'agréables mélodies, de gracieuses inspirations parmi les opéras de l'année, le *Capitaine Henriot*, *Don Bucephalo*, *Jeanne Darc*; mais que dire du *Trésor de Pierrot*, des *Deux Chasseurs*, du *Mariage de Don Lope* et du *Roi Candaule*?

rien, de peur que nos encouragements ne passent pour de la flatterie.

Nous ne terminerons pas cet article sans recommander à nos lectrices un excellent *Almanach de Musique* édité par la maison Ikclmer, boulevard Poissonnière, 4. Renseignements de toutes sortes sur les théâtres, les œuvres parues, les écoles et les conférences musicales, biographies, nécrologie, anecdotes historiques, tout se recommande, dans ce petit livre, par le charme et par l'utilité.

RÉÉDITION DES SOLFÈGES DU CONSERVATOIRE.

La citation incessante de nouveaux orphéons en France, l'enseignement du chant rendu obligatoire dans nos lycées, et déjà si répandu dans les couvents et les séminaires, ne pouvaient manquer de nécessiter la réédition complète des célèbres solfèges du Conservatoire. Nous extrayons de l'instruction préliminaire de cette œuvre remarquable, les conseils suivants, qui nous paraissent indispensables à tous ceux qui enseignent, qui apprennent ou qui pratiquent l'art du chant.

1° Lorsque les élèves solfient ou vocalisent, il faut, par une attention continuelle, leur faire toujours émettre le volume entier de leur voix, en les empêchant constamment de crier et d'attaquer les sons par saccades.

2° Il est important de choisir les solfèges qui conviennent à la voix de chacun, c'est-à-dire d'éviter qu'ils soient trop hauts pour les voix bornées, ou trop bas pour les voix limitées au grave.

3° Dès que l'élève commencera à se fatiguer, il faut qu'il cesse de chanter, de crainte qu'une trop forte dépense de ses forces ne nuise à ses moyens.

4° Il est essentiel d'accoutumer un élève à distinguer lui-même si le son qu'il entonne est trop haut ou trop bas; cette méthode est indispensable pour former l'oreille.

5° Il faut faire la plus grande attention à ce que l'élève, en solfiant, prononce distinctement chaque note. L'articulation exacte et sonore des notes amène plus tard la prononciation claire et timbrée des paroles, si nécessaire au chanteur, si agréable à ceux qui l'écoutent.

6° Le maître doit former le goût de ses élèves, cultiver leurs voix, surtout la voix de ceux qui se destinent au chant. On leur donnera pour cela un aperçu de la manière d'employer la voix, à l'égard d'un son prolongé autant et plus que la durée d'une mesure. On les fera chanter avec grâce, mais sans affectation et d'une manière qui ne soit pas traînante; enfin on leur apprendra à phraser le chant et à nuancer les phrases.

7° Dans le son prolongé, on doit émettre le son très-faiblement, en augmentant le volume par degrés jusqu'à la moitié de la valeur de la note, et le diminuer ensuite progressivement, de manière qu'à la fin il se trouve aussi faible qu'au commencement.

8° Quant aux moyens de porter les sons, c'est-à-dire de les lier ensemble, il faut, à l'égard de ceux qui montent ou descendent par degrés conjoints, ne jamais faire taire la voix en passant d'un son à un autre, à moins qu'il ne soit indiqué que les sons doivent être détachés.

9° Relativement aux phrases de chant et à la manière de les nuancer, il faut avant tout éviter de respirer souvent; il est donc important d'habituer l'élève à commencer et à terminer une phrase avec une ou deux respirations; mais si l'on en rencontre qui excèdent les forces de l'élève, il faut alors que le maître indique l'endroit de la phrase où il y a une chute d'harmonie ou de mélodie; c'est là que le chanteur doit respirer.

10° Pour nuancer les phrases de chant et leur donner du style, il est essentiel de marquer les temps forts de la mesure, sur lesquels tombent toujours les bonnes notes d'un accord; une loi du chant qui sert précisément à prêter de l'accent et du goût à la mélodie, enjoint de donner généralement aux sons qui montent plus de force qu'à ceux qui descendent, de manière que si l'on a à parcourir une progression plus ou moins longue de sons ascendants, l'intensité de la voix aille en augmentant de proche en proche, sans pourtant oser, si ces sons se dirigent vers l'aigu. Il faut de même diminuer la force des sons dans une progression descendante, sans cependant éteindre la voix de façon à ce qu'on ne l'entende plus, si cette progression descend vers le grave.

11° Il faut accoutumer les élèves à distinguer les

phrases, à les bien sentir et à ne pas les hacher. Nous invitons par conséquent les maîtres, lorsque les élèves se tromperont, à leur faire recommencer la phrase entière au lieu de reprendre une ou deux notes avant l'endroit où ils se seront trompés. L'observation de cette règle sert non-seulement à corriger les élèves, mais en même temps à former leur sentiment musical.

La méthode que nous venons de tracer n'est qu'un simple aperçu de ce qu'il y a de plus nécessaire, de plus propre à conserver la voix, à la cultiver, à former le goût. Ces notions élémentaires conviennent également et aux commençants et à ceux qui ont plus de connaissance de l'art.

Les membres du Comité d'enseignement,
GOSSEC, MÉHUL, CHERUBINI, CATEL.

Les conseils donnés dans cette instruction préliminaire nous paraissent si clairs, si justes, si indispensables aux professeurs comme aux élèves, que nous avons cru devoir en transmettre ici un abrégé rapide. Nous ne saurions trop engager les musiciens ou ceux appelés à le devenir à considérer ces enseignements comme une des bases essentielles de l'art du chant.

MARIE LASSAYEUR.

Correspondance.

FLORENCE A JEANNE

Lacroïne, victoire! s'écria ma cousine Juliette en entrant, comme un trait, dans le petit salon où je me trouvais tout à l'heure. Mon père me permet de donner à mes amies, pour les Rois, cette soirée que je rêve depuis si longtemps. Quel plaisir nous allons avoir! car moi, je ne veux pas d'une de ces réunions compassées qui ressemblent à un concours musical de pension, ou à une réception officielle! Je tiens à ce que chacun s'amuse et emporte de chez nous une provision de souvenirs agréables pour le reste de l'hiver.

— Et que comptez-vous faire dans ce but, ma chère?

— C'est justement, Florence, ce que je viens vous demander.

— Ma pauvre enfant, vous vous adressez bien mal!

j'ai l'esprit peu inventif, vous le savez... et, d'ailleurs, j'ai toujours été fort peu dans le monde, et j'y suis moins allée que jamais depuis mon mariage.

— Cela n'empêche pas chacun de louer votre aisance, votre entrain et votre entente parfaite des usages, quand par hasard vous vous y montrez! riposta vivement Juliette.

— Juliette, Juliette, vous êtes une affreuse petite flatteuse!

— Il faut bien que je vous décide à me venir en aide!

— J'admire votre manière... Voyons, je ne demande pas mieux que de vous servir si ce que vous réclamez de moi n'est pas au-dessus de mes petits moyens. Mais, d'abord, comment sera composée votre réunion?

— Oh! nous n'aurons aucune de ces graves auto-

rités qui rendent si imposants les bals de la sous-préfecture, ni de ces merveilleuses qui, parce qu'elles donnent le ton à notre petite ville, ont toujours l'air de nous regarder, nous autres simples jeunes filles, comme de pauvres petites pensionnaires venant ré-péter au salon, ce qu'elles ont appris à leur leçon de danse ! Non... rien que nos cousins et nos cousines, leurs familles et quelques amies intimes escortées de leurs frères pour grossir le nombre de nos danseurs. Ah ! j'oubliais... Fanny aussi aura son monde : des petites compagnes devant lesquelles elle veut inaugurer son théâtre de la *POURÉE-MODELE*.

— Comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue, avec vous, solliciter mes conseils ?

— Bah ! elle est bien trop occupée à lire et à feuilleter le beau livre rempli d'images que votre amie Jeanne lui a envoyé. Voilà plus de vingt fois qu'elle le recommence : elle doit le savoir par cœur. Dites-donc, Florence, cette *Chiffonnette*, qui n'était pas sage tous les jours (1), ne va-t-elle pas donner de mauvaises idées à notre Fanny qui, elle aussi, est loin d'être un modèle ?

Je rassurai cette prévoyante grande sœur, protestant que la petite héroïne de madame de Villeblanche ne pourrait apprendre à Fanny que le prix des soins maternels et de la bonne éducation. Puis nous reprîmes notre causerie.

« Maman et ma sœur s'occuperont des détails de ménage, dit Juliette. Elles veilleront aux lumières, aux rafraîchissements. Moi, je me suis chargée d'amusar notre monde.

— Ce n'est pas la moindre besogne !... et que lui ferez-vous faire à votre monde ? jouera-t-on, fera-t-on de la musique, dansera-t-on seulement ?

— De la musique ? non pas, c'est bon pour les réunions moins nombreuses ; j'ai d'ailleurs remarqué que ces espèces de concerts, au commencement d'une soirée, jettent toujours sur l'assemblée un froid qui est bien difficile ensuite de faire disparaître. Il vaut mieux jouer d'abord ; cela met en train...

— Jouer, c'est très-bien, mais à quoi ? Vous ne parlez pas des jeux de cartes, j'imagine... Quant aux autres, je vous avertis qu'à moins d'être entre jeunes filles ou tout à fait en famille, je ne les apprécie que fort médiocrement. Les jeux à pénalités surtout !... Ils sont presque toujours de mauvais goût et souvent peu convenables.

— Oh ! il en est qui ont bien leur mérite, se hâta de protester Juliette.

— Lesquels ?

— Tenez, par exemple, la *Volière* ou bien... la *Forêt* !

— Je ne connais pas du tout.

— Je vais vous expliquer ce que c'est : tout le monde se range en cercle, puis, quelqu'un de la société se transforme en oiseleur ou en garde forestier et demande tout bas, à chacune des personnes assises autour de lui, de quel oiseau ou de quel arbre elle veut porter le nom. Les dames deviennent colombes, pies, tourterelles, fauvettes, perruches ; les hommes aigles, hiboux, vautours, serins, rossignols, perroquets. Dans le jeu de la *Forêt*, on est chêne,

acacia, saule pleureur, chèvrefeuille, ronce, épine, houx, cyprès, sapin, etc. La grande affaire des noms arrêtée, l'oiseleur salue l'assemblée : « Messieurs et mesdames, dit-il, ma volière se compose de tels, tels, tels oiseaux... » Puis, s'adressant particulièrement à la personne du cercle qui se trouve le plus près de lui, il demande : *Lequel de ces oiseaux préférez-vous ?* — Je choisis la tourterelle, réplique, je suppose, le joueur qu'on questionne. — *Quelle chanson lui apprendrez-vous ?* (Ici la personne interrogée répond par un chant quelconque, fût-ce un grand morceau ou simplement : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*)

Quand elle a fini : — En est-il un auquel vous diriez votre secret ? reprend l'oiseleur. — Auquel vous arracheriez une, deux, trois plumes ? — Chacun des assistants est ainsi interpellé, après que le premier a déclaré qu'il dirait son secret à la fauvette et arracherait trois plumes au serin. — On continue le jeu jusqu'à ce que tout le monde, à tour de rôle, ait répondu à l'oiseleur qui fait alors connaître le nom réel de ces oiseaux de commande : mademoiselle Berthe est la tourterelle ; mademoiselle Louise, la fauvette ; M. Bernard, le serin, etc. A mesure qu'il parle, divers mouvements s'exécutent : mademoiselle Berthe est obligée de venir s'asseoir auprès de la personne qui l'a préférée aux autres oiseaux de la volière ; mademoiselle Louise reçoit le secret que l'on eût confié volontiers à la fauvette ; M. Bernard donne un, deux ou trois gages, selon que l'on a arraché une, deux ou trois plumes au serin qu'il représente. Puis une nouvelle partie recommence, et c'est l'oiseau auquel on n'a pas arraché une seule plume qui devient oiseleur. Quand, au contraire, tout le monde a été plumé, on prend le voisin ou la voisine de droite de l'oiseleur pour faire les questions. Si au lieu de jouer à la *Volière* on avait joué à la *Forêt*, les choses se seraient passées de la même manière, à cette différence près que les questions du garde forestier auraient été celle-ci : « *Près duquel de mes arbres aimeriez-vous à vous arrêter ?* — *Quelle écorce choisiriez-vous pour graver votre secret ?* — *A quel arbre casseriez-vous volontiers une branche ?* » Et les joueurs, selon leur réponse, auraient payé un gage, changé de place ou fait une confidence...

— En effet, Juliette, ces jeux sont assez jolis et assez originaux. Ils me rappellent celui des *métamorphoses* qui remplace avantageusement le jeu usé de la *sellette*. En voulez-vous l'explication ? — Une dame, par exemple, ou bien un monsieur, va s'asseoir à quelque distance du reste des joueurs et dit : Je me métamorphose en fleur, en livre, en statue, en violon, en flambeau, en ruban, en épingle, en épée, en objet à son choix, en un mot. Alors, comme à la *sellette*, quelqu'un ayant donné mémoire fait le tour du cercle ; et, s'arrêtant devant chaque joueur, lui demande à voix basse : « *Madame une telle est... rose, je suppose, qu'en pensez-vous ?* » Les uns diront — si la dame, par exemple, n'est plus tout à fait jeune. — « Je pense qu'une rose des quatre saisons a plus d'essence qu'une rose de mai ; » ou bien : « qu'une rose, quelque belle qu'elle soit, a toujours des épines ; » ou n'importe quelle autre chose piquante ou gracieuse. Si le métamorphosé était un monsieur, et qu'il eût pris j'imagine le mot *livre*, on pourrait répondre : « que c'est un bon livre, un livre dangereux, un livre mal relié, un livre dont la couverture jette

(1) CHIFFONNETTE, *Histoire d'une Petite Fille qui n'était pas sage tous les jours*, chez Vermot, quai des Augustins, 23.

de la poudre aux yeux, un livre spirituel, un livre incompréhensible, un livre d'un caractère bizarre, etc. La personne chargée de recueillir toutes ces réponses les répète ensuite à haute voix au joueur métamorphosé. Celui-ci essaie de deviner de qui provient telle ou telle phrase; mais s'il ne réussit pas en trois fois, il est obligé de rester sur la sellette, de se choisir quelque nouvel emblème et de payer un gage. Dans le cas contraire, la personne qu'il a devinée se métamorphose à sa place.

— Vous voyez bien que vous en savez!... Il est charmant, ce jeu! nous l'essaierons certainement. En vérité, Florence, je ne comprends pas votre aversion pour ce genre d'amusement si gai, si spirituel...

— Ce ne sont pas les jeux que je n'aime pas, Juliette, ce sont les pénitences!

— Bah! je conviens qu'il en est quelques-unes un peu... hasardées; mais en cherchant bien dans vos souvenirs, je suis sûre que vous en trouverez quelques autres sur lesquelles il n'y aura rien à dire.

— Je n'ai pas besoin de chercher dans mes souvenirs, il n'y a qu'à ouvrir le livre intitulé *Jeux et Exercices des jeunes filles* (1) dont la bibliographie du *Journal des Demoiselles* a déjà fait mention, et à regarder, page 270 de ce livre, à l'article gages...

— Ah! Et qu'y verrons-nous?

— « Que les pénitences les plus usitées sont :
» danser — chanter une chanson — réciter quelques vers — faire la statue : pour cela il faut que la personne à laquelle appartient le gage, se mette au milieu de la chambre; chacune des autres vient tour à tour lui donner une pose différente. — Une autre pénitence consiste à tenir une bougie allumée de chaque main, à se placer devant une glace et à chanter sans rire :

» Ah! que je suis drôle!

» Ah! que je suis plaisant!

» sur l'air de *Vive Henri IV*, en répétant cela assez de fois pour dire l'air tout entier. — Rire en faisant la gamme ascendante et descendante sur ah! — Garder son sérieux pendant cinq minutes, quelles que soient les mines que l'on vous fait. — Rire dans un coin du salon, pleurer dans l'autre, bailler dans le troisième, sauter dans le quatrième. — Baiser une boîte *en dedans et en dehors* sans l'ouvrir (la personne à qui on donne cette pénitence en ignore le secret qui est de baiser la boîte *en dehors du salon et dans le salon même*.) — Passer à travers le trou de la serrure, c'est-à-dire écrire son nom sur un papier qu'on fait glisser dans cette étroite ouverture — Sauter à cloche-pied tout au tour de l'appartement. — Compter vingt à l'envers. » A ces pénitences prises dans le livre de madame de Chabreuil qui, elle aussi, parle des métamorphoses et de la volière, vous ajouterez celles-ci que chacun connaît : faire l'épithète épigrammatique, aimable ou burlesque des diverses personnes dont la réunion est composée. — Un bouquet dont chaque fleur représentera une personne de la so-

cité. — Dire à quelqu'un deux vérités et deux contre-vérités. — Avouer ses trois plus gros défauts. — Composer une femme parfaite en prenant à chacune des dames présentes une qualité physique ou morale : à l'une ses grands yeux bleus, par exemple, à l'autre sa bouche mignonne; à celle-ci ses fraîches couleurs, à cette autre son fin sourire, etc. Ou bien dire que cette femme parfaite aura la modestie de Laure, le talent de Marie, la simplicité d'Elodie, la grâce de Camille, etc. Il y a ensuite trois oui et trois non, le testament...

— Mille remerciements, Florence, on sait tout ceux-là sur le bout du doigt. Indiquez-moi plutôt quelques figures nouvelles pour le cotillon. Je veux que nous en ayons un monstre!

— Ah! Dieu, que me demandez-vous? Il y a si longtemps que je suis brouillée avec la danse en général et le cotillon en particulier!

— Cependant vous m'en avez raconté un charmant auquel vous aviez assisté chez un ami de votre père.

— C'est vrai; la fille de cet ami était de votre âge et aimait le plaisir autant que vous, aussi s'était-elle amusée à organiser un cotillon à surprises. Ainsi elle avait fabriqué une quantité de petits bouquets de violettes en ruban froncé, tout parfumés de poudre d'iris et, à un moment donné, elle était arrivée avec une corbeille remplie de ces violettes et les avait, gracieusement bouquetières, distribuées à tous les cavaliers du cotillon, lesquels cavaliers ne les avaient acceptés que pour les offrir à leurs danseuses. Quelques instants plus tard deux domestiques apparurent portant un panier soigneusement fermé qui intriguait vivement la joyeuse société. On voulait le regarder, l'ouvrir, mais la jeune maîtresse de maison interposa son autorité et fit ranger tous les cavaliers en rond et se tenant par la main autour de la mystérieuse bourriche à laquelle ils tournaient ainsi le dos. Pour elle, debout au milieu de la ronde, elle entrouvrit avec précaution le panier et en tira un majestueux bonnet de papier orné d'une cocarde de ruban rose, puis déposa bonnet et cocarde sur la tête d'un des danseurs avec lequel elle fit un tour de valse. Jusqu'ici, rien de bien surprenant : c'était une variante du traditionnel chapeau. Mais la ronde se referma bientôt, une autre dame entra au milieu, et il fut enjoint au monsieur coiffé de conserver son superbe bonnet jusqu'à la fin de la figure. Il obéit avec une assez piteuse mine... heureusement un compagnon d'infortune lui arriva presque aussitôt : il était sorti du panier un nouveau bonnet qui s'était posé sur une nouvelle tête! Un troisième bonnet succéda au second, puis un quatrième, puis un cinquième, jusqu'à ce que toutes les dames eussent, à leur tour, gratifié un danseur du singulier couvre-chef qu'elle puisait, sans discontinuer, dans le panier magique. Au dernier bonnet, cette ronde offrait un coup-d'œil très-grotesque! On termina par une valse générale. Il y eut encore la figure des *rossettes*, où toutes les dames du cotillon furent décorées par leurs partenaires, d'une petite cocarde de carton blanc, ornée d'une ruche de ruban aux couleurs variées, et portant une inscription dans le genre de celle-ci : à la plus jolie, à la plus aimable, à la plus riante, à la plus causeuse, à la plus modeste, à la plus spirituelle, etc., etc. L'ordre était d'attacher cette

(1) *Bibliothèque Rose*, chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77. Prix : 2 francs.

rosette à son corsage et de la conserver tout le reste de la soirée. Cette distribution de rosettes se renouvela plusieurs fois dans le cours du cotillon; si bien qu'à la fin du bal, certaines danseuses avaient la poitrine constellée de flatteuses devises, tandis que certaines autres moins recherchées n'en avaient qu'une seule ou même pas du tout !... c'était un triomphe de vanité pour les unes, mais aussi presque une humiliation pour les autres. Voilà pourquoi je n'aime pas ce système d'invitations qui ne manque pourtant pas de grâce et est, dit-on, très en vogue dans certaines localités de la province.

— C'est égal, ce doit être bien amusant ! et je vais organiser un cotillon tout pareil à celui-là, Florence ! Quelles autres figures y avez-vous encore faites, voyons ? je suis un peu lasse du coussin, du verre de punch, de l'éventail et du miroir que l'on répète à satiété dans chaque réunion !

— Savez-vous, ma petite Juliette, que vous devenez d'une exigence effrayante ! Enfin, puisque j'ai commencé, il faut que je m'exécute jusqu'au bout ! Vous connaissez, sans doute, la *chasse aux mouchoirs* dans laquelle toutes les dames réunies en ligne au milieu du salon jettent en l'air, derrière elles, leurs mouchoirs que les cavaliers, aussi rangés en ligne, doivent rattraper au vol. On fait ensuite la reconnaissance de ces mouchoirs et chaque dame danse avec le monsieur entre les mains duquel elle retrouve le sien. — Aimeriez-vous mieux les *doigts inconnus*, cette figure où toutes les dames cachées derrière une portière laissent seulement dépasser le bout de leurs doigts gantés que les cavaliers saisissent au hasard : la dame propriétaire du doigt devient leur danseuse. — Il y a encore le *chapeau fuyant* tenu par le cavalier d'un couple qui valse et dans lequel un autre cavalier, valant tout seul en suivant ce couple, doit essayer de jeter soit une pièce de monnaie, soit une paire de gants roulés. S'il réussit, il danse avec la dame qu'avait choisi le porteur du chapeau... mais pour le coup, en voilà assez, je ne vous dis plus rien ! Si vous n'êtes pas encore satisfaites, consultez le livre de madame de Chabreuil, il parle aussi cotillon et vous renseignera beaucoup mieux que moi.

Et Juliette s'en alla, se confondant en remerciements, tandis que je me mettais bien vite à l'écriture cette conversation, me disant, ma chère Jeanne, que je serais peut-être agréable ou utile, en ce temps de carnaval, à quelques-unes de nos amies autant que je venais de l'être à ma mondaine jeune cousine.

Sur cet espoir, à elles et à toi de cœur.

P. S. — A propos, je lisais l'autre jour, dans des annonces d'étrennes, que les maisons Susse et Giroux vendent maintenant des jeux de pyramide en carton-nage, à 12 francs (avec une brochure expliquant le jeu en grand détail, par dessus le marché). Cela m'a ravi d'aise, car depuis bien longtemps je désirais en offrir un à mes jeunes cousines qui font leurs délices du mien. Mais le prix m'arrêtait : 23 francs, c'était cher pour une petite bourse... au lieu que 12, c'est fort raisonnable, et je veux me passer le plaisir de donner cette satisfaction à Emma et à Juliette, qui sont si charmantes pour moi. Tu te chargeras de ce petit achat, n'est-ce pas, ma complaisante Jeanne ?

FLORENCE.

MODES

Décidément, ma chère, nos amies ne pouvaient choisir un meilleur représentant que toi pour faire venir de la *métropole* les renseignements nécessaires pour vos toilettes ; le portrait si fidèlement tracé de chacune de vous, rendra ma tâche assez facile : il s'agit, me dis-tu, d'une soirée d'abord, puis d'un bal quelques jours plus tard ; et non-seulement, vous toutes jeunes filles, vous désirez la description complète de vos toilettes pour ces deux circonstances, mais encore vous voulez présider à celles de vos mères et de votre bonne grand-mère, qui se réjouit de vous accompagner.

Bien entendu, cette dernière, puisqu'elle consent à s'en rapporter à moi, a droit à la première place dans mes indications.

Pour la soirée une robe en satin noir, garnie dans le bas d'un effilé en soie, ayant une tête en passementerie avec jais ; cet effilé sera posé en ondulations. Le corsage, à basque demi-longue, sera découpé et garni d'un effilé semblable, mais plus petit que celui de la jupe. Parure guipure, bonnet en guipure avec barbe et ornement en velours royal bleu.

La robe de moire antique gris-fer, que vient d'acheter ta grand-mère, sera très-bien pour le bal ; elle la fera orner d'entredeux en dentelle noire, formant deux rangs de losanges ; le même ornement sera reproduit au bas de la manche, aux entourures et sur la ceinture. La parure sera en angleterre avec cravate en dentelle noire sur transparent groseille. Le bonnet empire, en angleterre, sera orné de nœuds en velours groseille maintenus par des camées en jais noir ; une branche de géranium groseille avec feuillage sera posée un peu sur le côté gauche.

Ta mère, pour la soirée, peut mettre sa robe en taffetas vert avec corde noire et verte ; elle fera bien d'ajouter à chaque nœud deux bouts de corde avec glands ; un bonnet en blonde blanche, avec barbe en blonde noire et ornement en velours vert, complètera parfaitement cette toilette.

Je t'engage, pour le bal, à faire emplette d'une robe en velours violet, qu'elle ornera d'entredeux en guipure cluny posés en grillages ; à la jonction de chaque entredeux, elle posera un chou en velours noir avec perle au milieu. Le corsage peut être fait en veste orientale, garni, comme la jupe, avec des entredeux plus étroits ; le gilet sera en faye blanc à deux pointes avec boutons en imitation d'améthyste ; la coiffure en velours violet avec fleurs mélangées de blonde.

Une robe en faye bleu de France ornée de velours noir ; corsage montant ; coiffure en guipure ornée de taffetas bleu et velours noir avec clochettes bleues ; voilà une charmante toilette de soirée pour ta tante.

Bien que ne dansant plus, elle peut encore porter une robe décolletée, telle qu'une robe en moire antique jonquille, formant tunique, ornée d'un volant de dentelle blanche remontant en diminuant de largeur jusqu'à la taille ; corsage drapé, orné d'une dentelle plus basse, guimpe en tulle, ornée de pattes en blonde ; la tête du volant de dentelle sera couverte par une petite ruche en dentelle noire ; aux manches cette ruche formera chou sur chaque épaule. Dans

les cheveux, torsade en velours royal jonquille avec perles noires et plumes blanches.

Quant à notre jeune mariée, elle me permettra de ne pas lui détailler sa toilette de soirée; qu'elle mette une de ses robes de soie ou de foulard avec une petite coiffure. Pour sa robe de velours bleu de Chine décolletée, avec ornement de dentelle surmonté d'une passementerie en jais blanc, je l'engage à la réserver pour la grande soirée de musique à laquelle elle doit assister. Qu'elle emploie donc sa robe de mariage comme robe de dessous; elle posera dans le bas des appliques de feuilles en dentelle noire sur transparent mauve; la tunique en taffetas mauve, de forme princesse, avec manche courte à revers, sera garnie d'une blonde blanche surmontée d'un entredeux en dentelle noire; de distance en distance elle placera des touffes de primevères de Chine; la coiffure sera assortie à l'ornement de la robe.

Pour vous, mesdemoiselles, vous pouvez mettre des robes en tarlatane, grenadine, gaze, tulle, taffetas, etc., blanc, rose, mauve, bleu, etc. Cependant, vous le savez, je donne toujours la préférence au blanc; rien n'est plus joli et plus élégant pour une jeune fille; mais j'oublie que je dois donner des descriptions et qu'il n'est pas seulement question de toilettes de bal.

Toi, d'abord, chère Thérèse, avec tes cheveux blonds, le bleu doit être ta couleur de prédilection; fais donc une robe en taffetas bleu clair que tu ornas de petites ruches blanches traversées par un velours bleu plus foncé (aie bien soin d'assortir ton velours à la lumière); tu feras le corselet décolleté, découpé en pointes en haut et en bas; les pointes seront garnies de la même ruche; tu placeras un nœud en velours bleu sur chaque épaule; la chemisette décolletée avec engrelures traversées de velours bleu. Pour coiffure une torsade en velours royal avec *très-peu* de perles blanches; ton collier de perles fines ira très-bien avec cette toilette. Tu pourras encore, suivant la circonstance, mettre cette robe avec une chemisette montante.

Pour le bal je te recommande une double jupe en tulle, la première garnie dans le bas d'une passementerie rose à jour, disposée en échelle; la seconde jupe drapée, ouverte à chaque lé, avec laçure de la même passementerie sur une longueur de trente centimètres; corsage décolleté, plissé sur un biais de trois centimètres bordé des deux côtés de la passementerie, qui forme laçure entre les deux; manches drapées, maintenues sur l'épaule par une étoile en passementerie; guirlande de roses de mai dans les cheveux.

Ta cousine Jenny, à qui toutes les nuances vont également bien, pourra varier sa toilette de l'année dernière en adoptant le mauve; une robe en taffetas avec fine rayure blanche, ornée dans le bas de petites pattes en guipure cluny; sur une chemisette plissée en organdi, elle placera des bretelles en guipure sur transparent mauve; la ceinture à pans est également en guipure sur transparent; devant et dans le dos, trois pattes remontent sur la chemisette. Pour coiffure, une corde mauve enlacée dans les nattes et terminée par deux glands sur le côté. Pour le bal, une robe en gaze blanche à petit semé; pois, étoiles, petits bâtons rompus, etc. Première jupe ornée d'un petit bouillonné bordé d'un velours noir; seconde jupe relevée par des pattes en velours grosseille bordée

d'une petite dentelle noire; corsage plissé sur transparent grosseille; dans les cheveux une guirlande de liserons grosseilles.

Ma chère Lucie a grand tort d'hésiter ainsi à me consulter: sa position modeste n'en mérite que plus intérêt. Les petites économies qu'elle avait faites pour s'acheter, l'été prochain, une robe de foulard clair pour s'habiller, peuvent être employées dès à présent; en ajoutant seulement un mètre et demi de plus, pour le corsage d'été.

Elle peut même ne rien prendre en plus et mettra avec cette robe un corsage en organdi avec ceinture empire; cette robe serait charmante fond blanc avec rayure, semé de pois, croisillons, palmètes, etc., de telle nuance qu'elle voudra, ou l'une de ces dispositions sur fond gris clair. Il me semble qu'une robe fond blanc avec semé violet serait fort jolie; elle utilisera pour l'orner, le corsage de sa robe violette qu'elle coupera en biais; elle les disposera en chevrons, ces biais seront maintenus par une petite passementerie blanche; le canezou en organdi à plis alternés de un pli sur transparent violet, un pli sans transparent. Dans ses cheveux un simple nœud en velours violet.

Sa robe de bal peut être faite à très-peu de frais, en tarlatane blanche bordée d'un petit bouillonné disposé en festons étroits; la seconde jupe sera maintenue, de distance en distance, par une petite branche de bruyère. Je compte un peu, ma chère, sur ta magnifique collection de ces plantes pour sa toilette. Si cependant tu n'avais pas un assez grand nombre de branches fleuries à ta disposition, elle remplacerait cet ornement par un nœud en velours bleu, ou un chou en tarlatane. Le corsage bouillonné sera bordé d'un biais blanc avec une guirlande de très-petite bruyère; puis une branche sera placée sur chaque épaule; enfin une guirlande de bruyère dans les cheveux complètera sa toilette.

En ce moment, où l'on donne beaucoup à la fantaisie, rien n'est plus curieux que l'étalage d'un magasin de passementeries. La dorure tient une très-grande place dans la plupart de ces objets; on remarque aussi des rubans de toutes les largeurs, depuis le plus étroit, pour garniture de petits vêtements, jusqu'au plus large, pour ceinture; beaucoup sont tissus d'or ou d'argent avec motifs de fleurs, papillons, oiseaux, têtes égyptiennes, têtes de chiens, de chats, de tigres, etc.; puis, pour ceintures, des chasses complètes, des courses où le célèbre *Gla diateur* se trouve sans cesse reproduit. Les boucles qui accompagnent ces ceintures sont d'une hauteur de trois doigts environ; elles sont dorées ou en fer; ces boucles, je dirai plutôt ces plaques, sont de la largeur des deux mains et rappellent assez bien les serrures qui ferment les grands habits antiques. Viennent ensuite les pièces de galon d'or étroit, semé de marguerites en velours de toutes nuances. C'est parmi ces galons qu'a été choisi celui qui garnit la toilette de bal de notre gravure de ce mois — puis les bandelettes dans lesquelles nous pourrions faire aussi un choix. Pour en revenir aux bandelettes, je te dirai qu'on en fait tout uniment en ruban de taffetas à 75 centimes; cela n'est pas ruineux! On en fait également en velours; les unes restent unies, les autres sont garnies de perles de jais blanc ou noir; d'autres encore de petits sequins

ou de petites passementeries en or. Au milieu de ces fantaisies, nous avons à signaler les imitations de camées pour ornements de robes et de chapeaux. Tout cela est disposé avec beaucoup d'art et de goût; des festons de franges en thibet, pour les capelines ou les sorties de bal, se croisent avec des cordes et des glands de toutes grosseurs et de toutes nuances; les uns se mettent dans les cheveux, elles sont quelquefois mêlées d'or; les autres servent à garnir des robes. Pour compléter mon tableau, joins à tout cela une grande variété de passementeries noires et de bandes de tissu imitant l'astrakan, pour orner les vestes d'appartement et les paletots.

Il y en a, tu le vois, pour tous les goûts; l'étalage des marchands reçoit indifféremment l'excentrique et le raisonnable; c'est à nous à faire notre choix. Parmi les cravates, tu pourras prendre les petits rubans avec fleurs, papillons ou oiseaux; les bouts

sont frangés ou terminés par de petits glands. Les ceintures sont plus convenables en gros grain uni assortie à la nuance de l'ornement de la robe avec une boucle en acier ou dorée, mais une boucle qui sera plus haute que large. — La ceinture à pans peut être brodée, dans le bas, d'un bouquet ou d'une fleur rappelant celle de la coiffure, si c'est pour toilette de bal ou assortie au dessin de la robe.

Les bandelettes se portent généralement en velours; elles sont unies ou ornées d'une rangée de perles blanches ou noires, ou d'une très-petite passementerie en or.

Au revoir, ma chère petite amie; reçois avec les mille bons baisers que je t'envoie pour les distribuer à nos amies, en commençant cette année, les meilleurs souhaits que forme pour vous toutes votre dévouée et affectionnée

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche I

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Coin et semé pour châle — 2 à 4, Chemise décolletée — 5 à 7, Guêtre pour enfant — 8, G. B., couronne de comte — 9, O. G. enlacés — 10, E. S. enlacés — 11, Bande — 12, *Hélène* — 13, M. E. enlacés — 14, G. S. enlacés — 15, Bande — 16, A. B. V. — 17, *Julienne* — 18 et 19, Parure — 20, B. D., couronne de comte — 21 et 22, Parure — 23 et 24, Parure — 25, L. A. enlacés à l'impériale — 26, C. M. — 27, *Geneviève* — 28, M. P. — 29, *Agathe* — 30, L. M. avec couronne de comte — 31, Mouchoir — 32, Alphabet.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 7, Paletot pour petite fille — 8 à 12, Chemise pour petite fille — 13 à 16, Corset pour jeune fille — 17 à 21, Capeline napolitaine en crochet — 22 à 24, Porte-lettres — 25 et 26, Jupon en crochet pour enfant — 27 et 28, Ecran bannière — 29 à 31, Porte-bourse — 32, Dentelle en filet guipure.

COTÉ DES BRODERIES

1, COIN et SEMÉ pour châle en cachemire; broderie au passé, mêlée de perles de jais.

2 à 4, CHEMISE décolletée.

2, Devant.

3, Dos.

4, Manche.

Tous les carrés sont faits séparément, les uns brodés, les autres plissés et réunis entre eux par une très-petite couture. Nous avons mis trois bouquets différents, on choisira dans ces trois bouquets celui que l'on voudra adopter pour la chemise. On termine la pièce par un feston léger, puis on la fixe à la chemise par une couture faite à l'endroit sur laquelle on pose un petit biais piqué de chaque côté.

5 à 7, GUÊTRE D'ENFANT.

5, Dedans de la jambe.

6, Dehors de la jambe.

7, Patte pour les boutonnières.

Guêtre soutachée en piqué blanc ou drap léger.

8, G. B., couronne de comte, plumetis et cordonnet.

9, O. G., enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

10, E. S., enlacés, romaine, plumetis.

11, BANDE pour corsage, soutache et broderie russe.

12, *Hélène*, anglaise, plumetis et cordonnet.

13, M. E., enlacés, anglaise, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

14, G. S., enlacés, romaine, pour linge de table, plumetis.

15, BANDE, soutache fine.

16, A. B. V., enlacés, anglaise, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

17, *Julienne*, anglaise, plumetis et cordonnet.

18 et 19, PARURE, plumetis, feston et mignardise.

20, B. D., enlacés, avec couronne de comte, anglaise, plumetis et cordonnet.

- 21 et 22, PARURE en lacet et broderie mexicaine.
 23 et 24, PARURE, broderie russe.
 25, L. A., enlacés à l'impériale, plumetis, cordonnet et point de sable.
 26, C. M., romaine, linge de table, plumetis et cordonnet.
 27, Geneviève, gothique, plumetis et cordonnet.
 28, M. P., enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
 29, Agathe, gothique, plumetis et cordonnet.
 30, L. M., couronne de comte, gothique, plumetis et cordonnet.
 31, MOUCHOIR, plumetis, feston et cordonnet. On le garnit d'une valenciennaise basse ou d'un picot.
 32, ALPHABET, gothique, assorti au mouchoir, plumetis, feston et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

- 1 à 7, PALETOT pour petite fille de huit à dix ans.
 1, Devant.
 2, Dos.
 3, Petit côté du dos.
 4, Manche, dessus.
 5, Manche, dessous.
 6, Croquis, devant.
 7, Croquis, dos.
 Il se fait en velours ou drap, garni de passementerie courante.
 8 à 12, CHEMISE pour petite fille.
 8, Devant.
 9, Dos.
 10, Manche.
 11, Patte pour les boutonniers.
 12, Croquis de la chemise.
 Le haut de la chemise est froncé légèrement sur un poignet; la chemise est fendue sur le devant pour placer la patte des boutonniers. La patte, les manches et le poignet du haut sont garnis d'une petite bande festonnée.
 13 à 16, CORSELET bernois pour jeune fille.
 13, Devant.
 14, Dos.
 15, Croquis, dos.
 16, Croquis, devant.

Le corselet bernois est ouvert devant et lacé avec des petits velours ou des rubans pareils aux nœuds d'épaule. On peut, si l'on veut, le lacer à demeure et l'attacher avec des agrafes sous le bras gauche et sur l'épaule en dessous du nœud.

17 à 21, CAPELINE napolitaine en crochet, laine anglaise blanche.

Les patrons 17 et 18 donnent l'ensemble de la moitié de la capeline. Il faut la commencer par le morceau n° 17, formant le dessus et le derrière de la tête, dont le patron est la moitié; vous monterez donc une chaîne ayant deux fois la longueur de H à G, en ajoutant une ou deux mailles-chainettes pour avoir un nombre de mailles divisible par 4, ayant 4 mailles dans chaque dessin — vous ajoutez 1 maille pour terminer le rang. Vous faites ce travail en retournant votre ouvrage à chaque rang. Consultez le détail du travail au n° 20.

1^{er} RANG (1). — 5 mailles-chainettes — 1 bride

dans la dernière maille de la chaîne, conservant les 5 mailles que vous venez de faire pour la 1^{re} bride et le 1^{er} jour du rang + — 1 maille-chainette — 1 bride dans la 4^e maille — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille — retournez au signe +. — Répétez ce travail autant de fois que vous avez de 4 mailles sur la longueur de votre chaîne, et terminez le rang par 1 maille-chainette — 1 bride dans la 4^e maille — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille.

2^e RANG. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le jour — 1 maille-chainette — 1 demi-bride dans le jour suivant + — 1 maille-chainette — 1 bride dans le jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour — 1 maille-chainette — 1 demi-bride dans le jour — retournez au signe + — terminez par 1 maille-chainette — 1 bride dans le jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour.

3^e RANG. — 5 mailles-chainettes — 1 bride dans le jour + — 1 maille-chainette — 1 bride dans le jour formé par les deux brides au rang précédent — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour — retournez au signe + — terminez par une maille-chainette — 1 bride dans le jour — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans le même jour.

Retournez au 2^e rang et répétez alternativement le 2^e et le 3^e rangs dans toute la longueur de G à B.

Vous reprenez ce même travail sur chaque côté dans la longueur de A à B, et vous faites pour chaque devant un carré sur le patron n° 18.

Vous entourez ces deux parties d'une dentelle coquillée, comme l'indique le croquis n° 21, vous la posez sur les trois côtés A C — C D — D B. — La partie n° 17 doit être garnie tout autour avec la même dentelle.

Pour faire cette dentelle vous montez une chaîne de 7 mailles, vous retournez également votre ouvrage à chaque rang. — Voir le croquis n° 19.

1^{er} RANG. — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans l'avant-dernière maille de la chaîne — 2 fois : (4 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 2^e maille).

2^e RANG. — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans les 3^e et 4^e mailles-chainettes formant le jour — 2 fois : (4 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans les 3^e et 4^e mailles-chainettes formant le jour).

Vous faites un bord sur l'un des côtés avec de la laine de couleur ou du cordonnet perlé. Ce rang est fait par 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le jour.

22 à 24, PORTE-LETTRÉS avec appliques dorées.

Ce travail est exécuté en soie d'Alger sur canevases, la bande du tour est au petit point; pour l'intérieur, vous suivez le détail n° 23; l'intérieur du médaillon sur lequel sont appliquées les initiales, se fait au petit point. Vous faites deux morceaux semblables sur le patron n° 22, vous le doublez en moire ou taffetas, légèrement ourlé, de la nuance de la soie d'Alger; vous enfermez un carton entre la doublure et le dessus. Vous couvrez le surjet d'une corde ou d'une chenille, vous taillez deux bouts de ruban de 8 centimètres de large de la hauteur du côté, vous le pliez au milieu pour former soufflet, en réunissant les deux côtés du porte-lettres, vous fixez ce ruban sous la chenille, puis

(1) Consultez le petit Manuel pour l'espace des mailles.

vous le placez sur un pied doré, que vous vous procurez, ainsi que les appliques et la soie, à l'adresse donnée pour l'écran-bannière, n° 27 et 28.

25 et 26, Jupon en crochet tunisien pour enfant.

25, Croquis.

26, Détail de la bande du bas.

Notre modèle est en laine de Saxe blanche et grosseille; 225 grammes laine blanche et 330 grammes laine de couleur.

Ce petit jupon est rayé dans la hauteur; la bande du bas se fait en biais. Faites une chaîne de 48 mailles en laine grosseille, et un rang de crochet tunisien sur ces 48 mailles. — Au 2^e rang, montez 36 mailles en crochet tunisien, puis redescendez le rang. Au 3^e rang, montez les 48 mailles sur le crochet comme au 1^{er} rang; de cette manière la rayure aura seulement 2 rangs dans le haut et 3 rangs dans le bas, afin de donner un peu plus d'ampleur dans le bas du jupon. Après la raie grosseille faites une raie blanche, toujours en laissant 12 mailles dans le haut du 2^e rang de la raie, alternez ainsi une raie de chaque couleur jusqu'à 23 raies blanches et 25 raies grosseille.

La ceinture se fait en demi-bridés: 2 rangs en laine grosseille, 2 rangs en laine blanche et 2 rangs en laine grosseille; on fait le premier rang de la ceinture en prenant 2 mailles dans la raie blanche et 1 maille dans la raie grosseille; les autres se font maille pour maille.

La bande en biais se fait en laine grosseille.

Montez 22 mailles, faites un rang en crochet tunisien ordinaire; il suffit pour donner le biais de commencer tous les rangs par une augmentation et de les finir par une diminution; il faut 138 rangs pour cette bande, sur laquelle vous brodez en point lancé les étoiles indiquées sur le croquis n° 26. La bande du bas est garnie de chaque côté d'une petite dentelle en laine blanche composée de deux rangs; le premier est un rang de demi-bridés, on fait une maille dans chaque rang de la bande. Le 2^e rang se fait par 1 demi-berge + — 3 mailles-chainettes — 3 brides prises dans 3 demi-bridés du rang précédent, en laissant une maille d'intervalle dans le bas entre la demi-berge et la première bride — 3 mailles-chainettes — 1 demi-berge, en laissant dans le bas 1 maille d'intervalle — retournez au signe +.

27 et 28, Écran bannière.

27, Patron et dessin de grandeur naturelle.

28, Croquis.

Cet écran est en satin blanc avec appliques en gros grains de différentes nuances indiquées sur le dessin; le cadre du tour est un lacet en soie ponceau; les appliques formant de petits trèfles sur ce lacet sont en velours noir retenues par un fil d'or; le lacet de soie est croisé par un point de chausson en cordonnet mais; on le double d'un taffetas ponceau en enfermant dans le bord un gros fil de fer auquel on a donné la forme du patron n° 27, puis on pose une petite chenille ponceau sur ce bord et l'on orne les angles de glands en soie, comme l'indique le dessin n° 28. La monture est en bois doré, elle coûte 12 francs la paire, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, où l'on trouvera aussi la monture du porte-lettres n° 24 de la même planche et tous les objets échantillonnés.

29 à 31, PORTE-BOURSE.

29, Croquis.

30, Détail du travail.

31, Patron du fond.

Il se fait avec des anneaux de métal recouvert en cordonnet, soit avec le crochet, soit à l'aiguille en point de boutonnière. On place quatre perles soulées dans chacun des anneaux. Le fond en carton, taillé sur le patron n° 31, est couvert d'un taffetas; on fixe un anneau à chacune des ondulations du patron, on met un gland de chaque côté et un en bas.

32, DENTELLE en filet guipure.

Le filet de cette dentelle doit être fait tout exprès découpé à dents; on le commence par un angle du haut, en faisant une maille et en augmentant d'une maille au commencement de chaque rang; il faut retourner l'ouvrage à chaque rang. Lorsque vous aurez 24 mailles sur le moule, vous n'augmenterez plus les rangs que d'un côté, celui destiné à faire le haut de la dentelle; vous ferez 12 rangs en augmentant toujours d'un seul côté, vous aurez alors à l'autre bout 6 mailles carrées qui formeront l'un des bords de la dent, et lorsque vous ferez le rang suivant descendant vers la pointe de la dent, vous en commencerez une autre en laissant libres 6 mailles de ce rang.

Le haut est brodé en point d'esprit avec petites roues et croix de distance en distance. — Le dessin placé entre les quatre petites roues est en point de reprise et point d'esprit; le bas du dessin de la dent placée à droite est en point de toile et point d'esprit, et celui de la dent placée à gauche est en point de cône et point d'esprit; ces deux dessins sont entourés d'un fil passé trois fois qui forme cadre; le zigzag qui suit les contours de la dent est en point de reprise. Pour ces différents points, consultez le Petit Manuel publié en Septembre 1865 (filet guipure, page 14 du Manuel).

TAPISSERIE COLORIÉE

CHAUFFEUSE.

Nous donnerons prochainement le dossier de cette chauffeuse, dont on peut entreprendre dès à présent la première partie; le blanc doit être fait en soie d'Alger, le mais en cordonnet. — Le dessin sera d'autant plus brillant, qu'il y aura plus de soie; les tons clairs dans chaque nuance seront mieux en soie; quant au feuillage avec serpents, le tirage n'a malheureusement pas aussi bien réussi que nous l'aurions désiré, ces feuilles doivent être couleur bois, elles font alors ressortir beaucoup mieux l'ensemble du dessin.

CALENDRIER

Voici, mesdemoiselles, un charmant petit tableau avec sujet que nous sommes heureuse de vous offrir cette année comme calendrier. Il faut, avant de le suspendre dans votre chambre, le coller soigneusement sur un carton, dont vous couvrirez la tranche avec une petite bande de papier doré; à défaut de papier doré, vous prendrez du papier satiné gris, bleu ou vert.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de jeune fille. — Jupe en foulard rayé bleu et blanc, ornée dans le bas de guipure sur transparent en ruban de taffetas bleu. — Corsage en organdi avec guipure sur transparent. — Coiffure de clochettes bleues mêlées de ruban.

Toilette de jeune femme. — Robe en faye rose, garnie dans le bas d'un bouillonné en tulle blanc brodé et retenu par un galon d'or avec semé de marguerites. — Seconde jupe en tulle brodé, découpée à dents, garnie du même galon. — Corsage-corset en faye rose, boutonné devant. — Guimpe en tulle; les manches et le corsage sont garnis de galon d'or.

Toilette d'enfant. — Robe en gros de Lyon, garnie de guipure. — Corsage à basque ouvert devant et sans manches. — Chemisette et manches en mousseline avec garniture et entredeux brodés.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

Mexicain. — Pantalon en velours orné de boutons dorés. — Caleçon à volant en nansouk, avec bandes en broderie orientale. — Veste en satin, ornée de passementerie et boutons d'or; nœud

(1) Lingerie et coiffures de madame Leclerc, 13, rue Vivienne.

Toilette d'enfant de la Poupée de Nuremberg, 21, rue de Choiseul.

d'épaule. — Chemise en toile fine. — Cravate et ceinture en foulard Shanghai. — Chapeau panama. — Escarpins vernis avec nœud et boucle.

Hussard Chamboran. — Jupe en popeline bordée d'un galon cachemire; deux bandes du même galon sont posées au-dessus. — Dolman en cachemire avec cordes d'or; une agrafe en passementerie d'or est posée sur chaque épaule et maintient la manche relevée sur le dessus du bras. — Pelisse en velours doublée de taffetas et bordée d'astrakan; brandebourgs en or. La pelisse est retenue par une corde avec deux *raquettes* à gland. — Cravate en satin maintenue par une boucle. — Ceinture en galon doré avec plaque ciselée et taillée. — Sabretache en velours. — Talpach en velours avec aigrette ornée d'un galon d'or. — Cheveux nattés et poudrés. — Bottes en chevreau bordées de cygne et d'une corde avec glands.

Andalouse. — Robe en satin, ornée de larges rubans brochés, posés sur chaque lé, le même ruban est placé au-dessus de l'ourlet. — Veste *figaro* en velours, bordée d'une passementerie d'or avec sequins. — Chemisette en batiste, garnie d'une bande tuyautée. — Résille en cordonnet d'or avec sequins.

Bergère Louis XV. — Jupe en taffetas blanc, sur laquelle sont posées des guirlandes de fleurs. — Corsage décolleté à pointe et manche bouffante; le haut du corsage et le bas de la manche sont bordés d'une blonde dont le pied est recouvert d'une guirlande de petites roses. — Seconde jupe bouffante en gaze. — Chapeau en paille orné de fleurs.

LOGOGRIPE

Bien que je porte un tendre cœur de mère,
Mon nom a quelque chose et de ferme et d'austère,
A la douceur joignant quelque sévérité;
Pourtant, si m'étendant sur le lit de Procuste,
Vous me coupez deux pieds, vous me trouverez
[juste.

Je partage ce titre et cette qualité
Avec le patriarche auguste
Que le fils de la Vierge a pour père adopté.
— Au lieu de ces deux pieds, si la tête et le cœur
Me sont ôtés, réduite à l'état de machine,
Je sers à l'industrie et compose une usine;
— Sans tête et queue aussi, je forme une liqueur
Empruntant son nom d'une ville;
— Sur quatre pieds je suis un mois fertile
Où le fruit succède à la fleur;
— Je suis encor le résidu
Qu'après soi laisse la fumée;
— L'heure où la paupière fermée
Laisse prendre relâche à l'esprit trop tendu.

— Sur trois pieds, de forme éphémère,
Je ne suis rien qu'une vapeur,
Et peux recéler le tonnerre;
— Ou bien, liquide salubre,
Je redonne, dit-on, un peu de force au cœur.
— Chez moi le jeu, toujours innocent et paisible,
Prête un charme de plus à des devoirs pieux;
— Je vous offre un désert, célèbre dans la Bible;
Mais c'est là qu'on recueille une manne des cieux.
— Sauf mes extrémités, arrachez mes entrailles,
Je puis me résigner à demeurer à jeun;
— Et, mutilée enfin, par bien d'autres entailles,
Je n'ai plus que deux pieds et les deux ne font
[qu'un.
— Encore un mot, lecteur, mot qui dans moi résume
Les nobles attributs de la divinité:
A cinq pieds ajoutez un léger trait de plume,
Et vous verrez qu'en moi se trouve l'unité.

J. M. DE GAULLE.

Mosaïque

L'EXILÉ.

Je rêve que mon enfance m'est rendue, et je secoue ma tête grise; comment se fait-il que vous me visitiez, images que je croyais avoir oubliées depuis longtemps?

Au-dessus d'un enclos ombreux surgit un brillant manoir : je reconnais la tour, les créneaux, les ponts de pierre, la porte.

Les lions de l'écu me regardent d'un œil si ami! je salue les vieilles connaissances, et je pénètre dans la cour du château.

Là, repose le sphinx au bord de la fontaine; là, verdoie le figuier; là, derrière ces fenêtres, j'ai rêvé mon premier rêve.

J'entre dans la chapelle, et je cherche le tombeau de mes ancêtres : c'est ici! c'est ici que pendent aux piliers les antiques faisceaux d'armes!

Mes yeux couverts d'un voile ne parviennent pas encore à lire les caractères de l'inscription, malgré la vive lumière qui brille à travers les vitraux colorés.

Ainsi donc, ô château de mes pères! ainsi tu demeures inébranlable dans mon cœur fidèle. Et pourtant tu as disparu du sol, et la charrue passe où tu étais!

Sois fertile, ô terre chérie! Je te bénis, et je bénis celui qui creuse des sillons sur ton sein.

ADALBERT DE CHAMISSE.

COUTUME RUSSE.

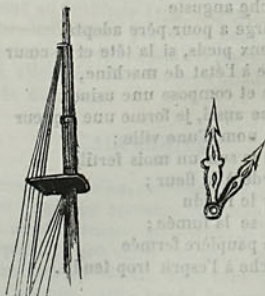
Un convoi de déportés polonais s'en allait en Sibérie; ils étaient accablés de toutes les misères morales, de toutes les souffrances physiques. A un relai, non loin de Tobolsk, un employé russe s'approcha timidement de l'un d'eux, et lui offrait un petit paquet, enveloppé dans un foulard, il lui dit : « Acceptez, au nom de mon Saint! » Le Polonais refusa d'un geste, le Russe insista, les larmes aux yeux, en répétant : « Au nom de mon Saint! — Que voulez-vous dire? lui demanda l'exilé. — C'est aujourd'hui la fête de mon saint patron, il est d'usage parmi nous, Russes, d'offrir un don aux malheureux en son nom... Acceptez, je vous en conjure, ne me refusez pas! »

Le Polonais accepta, en serrant la main du Russe, qui s'éloigna satisfait. Le paquet renfermait du pain blanc et une petite somme d'argent.

Souvenirs d'un Sibérien.

SVBÉR

LOCOCRIPIE





Dep. Goussier et fils, r. des Proux, 5, A. 3, Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

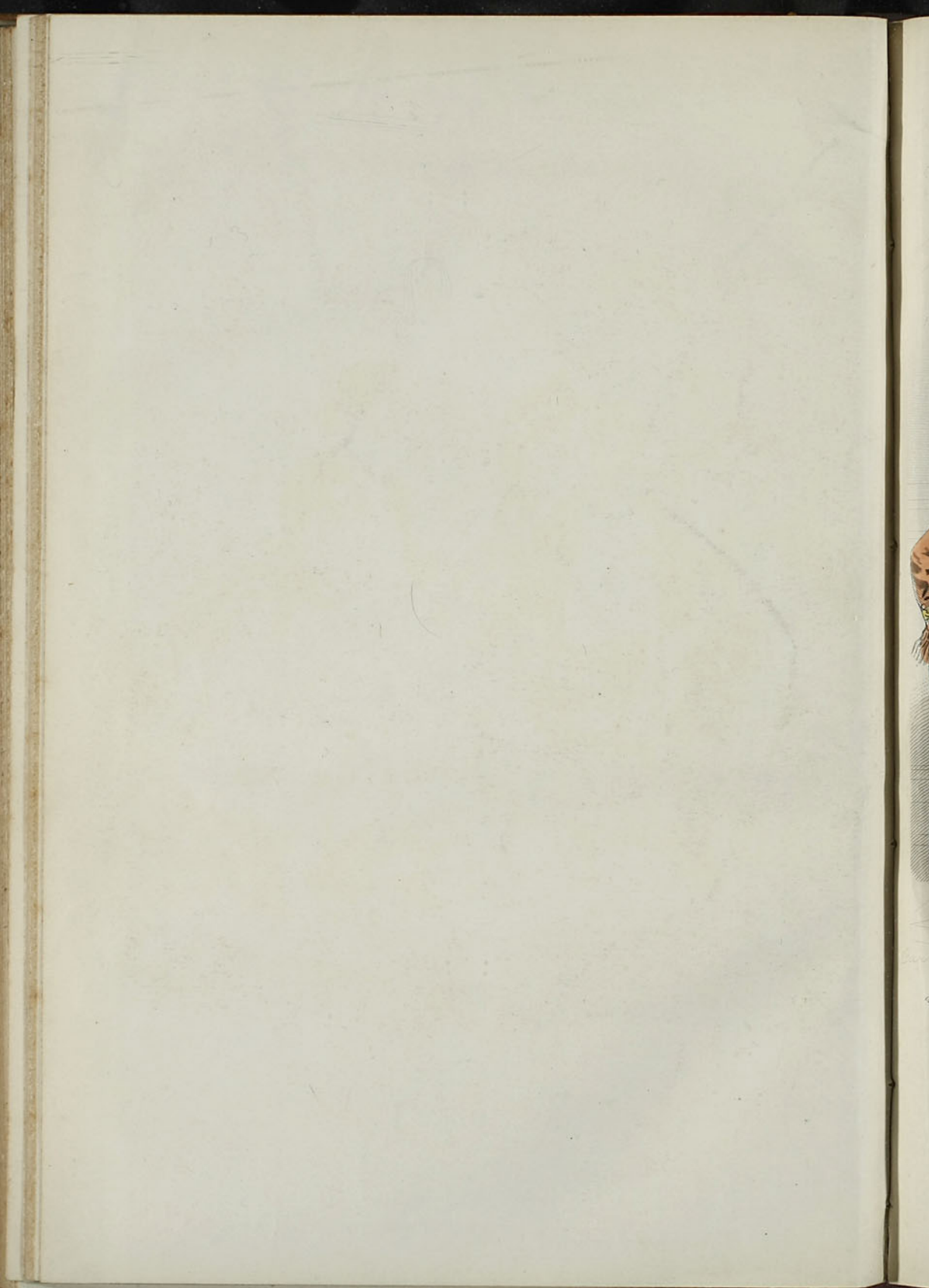
34^e année, Janvier 1866

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 8^{bis} Porte de Coxyne

S B Fuller & Co, Pall Mall, London.

N^o 1.

Amsterdam Desterbecq N^o 265, Steen 329





Chaque semaine - des Parisiens 51, J. 1866

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

